

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Juillet 79 - n° 126 - 10 F
Portugal: 120 escudos
Suisse: 6 F.S.
Canada: \$ 1,75

charlie





COLLECTION FASTUEUSE!

de PICHARD ET WOLINSKI (1^{er} tome 2)
en 2 volumes (1^{er} tome 2)
de 220 pages chacun
A COMMANDER AUX
EDITIONS DU SQUARE, 10 RUE
DES TROIS PORTES, 75008 PARIS
PORT GRATUIT. REDUCTION DE 20% AUX ABONNÉS

CHARLIE HEBDO
CHÔMEURS,
DEVENEZ CHERCHEURS

CHARLIE HEBDO

CHARLIE HEBDO

EN FRANCE
ON A PAS DE PETROLE
MAIS ON A
GASPI



AU BON CHOIX!
① Bel objet d'art.
② Reliure faite pour contenir 12 numéros de "CHARLIE mensuel".
③ chapeau.
★ 30^{fr} chaque, port compris. A commander au journal.
10 rue des 3 portes 75008 PARIS

LA COLLECTION RELIÉE
DE **CHARLIE HEBDO 1978**
EST ARRIVÉE!

COUVERTURE TOILÉE

ON NE LUI
RÉSISTE
PAS!

BLEUE
COMME
LE
BLEU
DE TES
YEUX.

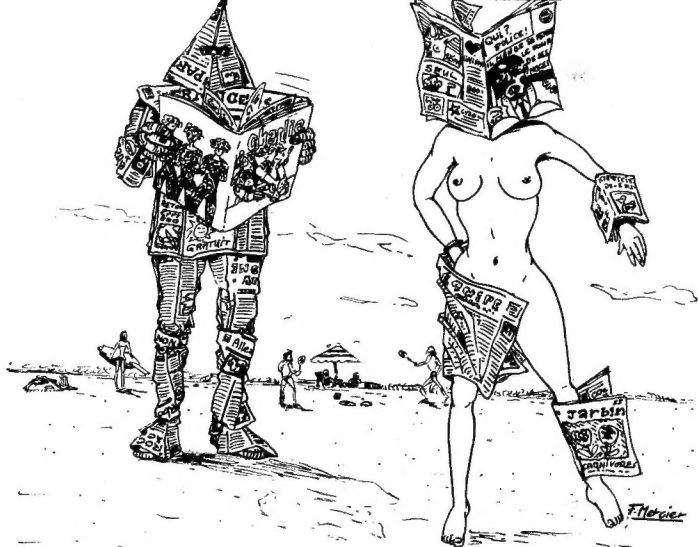
150 FRANCS
SEULEMENT!

A COMMANDER AUX
10 RUE DES 3 PORTES,
75008
EDITIONS DU SQUARE





- 3 Cabu
LE GRAND DUDUCHE
- 5 Varenne
ARDEUR
- 14 Shuto Headline
POLARS
- 17 Hugot
GONFLÉ, LE MINISTRE !
- 23 Rivoire et Carret
WHAT'S UP DOC ?
- 25 Edoardo di Muro
CONTE ZOULOU
- 34 Jean-Marie de Busscher
CARNETS FRANÇAIS
- 36 Smythe
ANDY CAPP
- 40 Andrevon
PETIT DICO DE LA S.-F.
- 41 Carali
ALBERT CONTRE LES ELEMENTS
- 50 Vivian Ostrovsky
PETITES CHOSES SUCRÉES
- 51 Marcelé
LUCIA
- 57 Johnny Hart
B.C.
- 58 LES CONTES DE CHARLIE
- 60 Edgar Vasques
RANGO
- 61 Golo-Franck
BALLADES POUR UN VOYOU
- 67 Andrevon
BELLES IMAGES
- 69 Dirks
THE CAPTAIN AND THE KIDS
- 70 Schulz
PEANUTS
- 74 Théophraste Epistolier
CARNETS DE VOYAGE
- 76 Bill Rechin - Brand Parker
CROCK
- 77 Schlingo
DESIRE GOGUENEAU
- 78 Bill Tidy
FOSDYKE SAGA
- 82 Hugot
ECRIT A LA MAIN
- 83 Nicole Claveloux
J'AIME UN ÉCONOMISTE !
- 96 Nuria Pompeia



Nicole Claveloux est venue me porter une bande dessinée. C'est une histoire d'amour. C'est très féminin, avec plein de notations féminines. Ça change du climat de mufterie sexiste qui règne (hélas !) aux Editions du Square. Je vous l'offre comme un bouquet de fleurs. Pendant quelques heures, cela embellira votre vie.

Suite des aventures de « Ardeur ». Un personnage hors série. Mais vous êtes assez grands pour vous en être rendu compte.

« La fleur du fleuve ». Un conte zoulou raconté et dessiné par Eduardo di Muro. Nous avons conservé le texte en swahili pour ceux qui connaissent cette langue. Qui est Eduardo ? Un Italien avec des petites moustaches et une chemise aux manches retroussées sur des bras costauds. Il a attendu patiemment plusieurs heures sans bouger que l'on veuille bien s'occuper de lui, comme un chasseur à l'affût. Eduardo est un véritable aventurier. Il m'a raconté sa vie, c'est étonnant. Je vous la

raconterai lorsque « Charlie » publiera la deuxième bande que nous lui avons achetée, une histoire de chasse en Afrique. Eduardo, son fusil au creux du bras, a photographié l'Afrique avec son crayon. Vous verrez, ça pète de santé.

Et puis quelques vieux amis qui reviennent. « B.C. », de Johnny Hart, le fameux « Captain and the Kids », et « Crock », un nouveau personnage, inédit en France, je crois. Ça se passe à la Légion, c'est très américain.

Et encore un texte sublime sur les polars par l'ami Shuto. Vous n'avez pas besoin d'aimer les polars pour aimer lire ça.

Carali nous a dessiné un de ces petits contes absurdes dont il a le secret, et Marcelé a rêvé sur son papier Canson au cours de quelques soirées de fièvre créatrice.

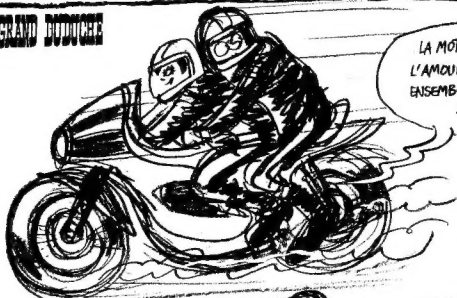
Etc., etc. Il fait un soleil de plomb et je transpire sur ma page pendant que vous avez peut-être le cul dans l'eau. Reiser a sorti un album. « Vive les

vacances ». Trouvez-le. Ça fait vingt ans que je connais Reiser, il ne m'a jamais déçu. Bonnes vacances.

W.

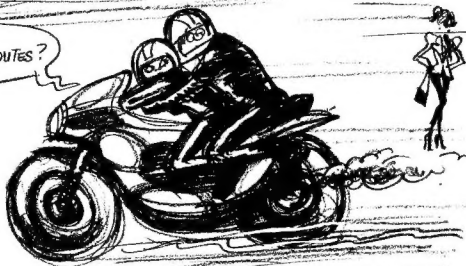
Directeur de la publication : Georges Barnier.
 Ange tuteur : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Michelle Colibert.
 Édition : du Square.
 S.A.R.L. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
 75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Étranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 3^e trimestre 1979.
 Imprimerie : I.C.E.
 photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.F.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 47 209.

Les anciens numéros de CHARLIE MENSUEL
 dont nous disposons sont les suivants :
 22.24.28.50.51.53.58.59.62. ainsi que tous les
 numéros, du 64 à maintenant.
 On peut passer commande au journal. Chaque
 numéro : 9 F.
 Règlement à l'ordre des Editions du Square.

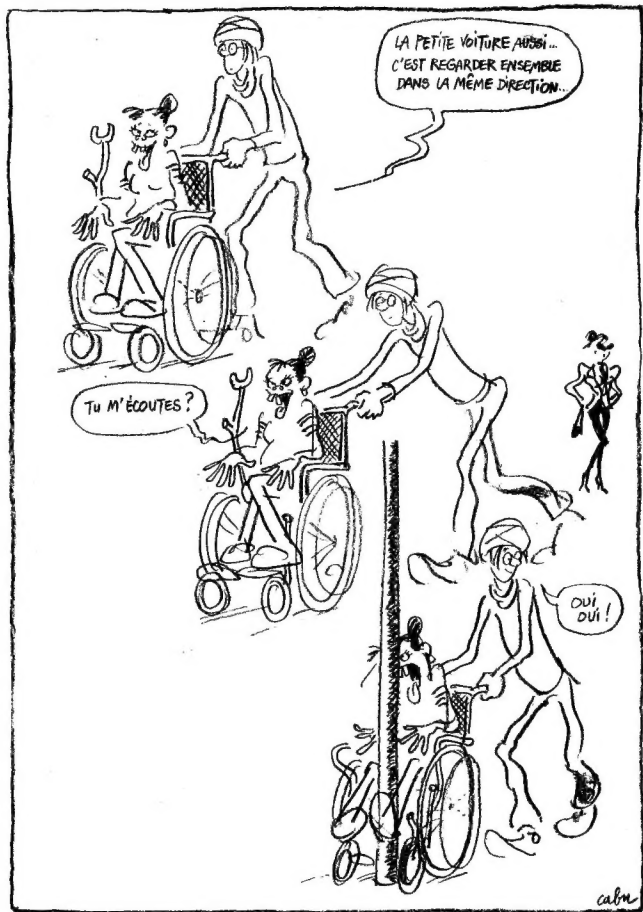


LA MOTO, C'EST COMME
L'AMOUR, C'EST REGARDER
ENSEMBLE DANS LA MÊME
DIRECTION...

TU M'ÉCOUTES ?



OUI,
OUI !



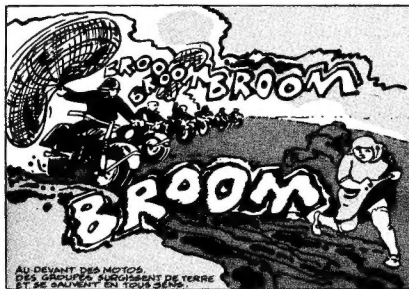
ARDEUR & LES PATROUILLEURS NOIRS

RÉSUMÉ. - La guerre atomique a éclaté. Des régions entières sont dévastées. Ça et là, quelques fantomatiques survivants défendent âprement leurs maigres biens. Dans cette désolation, Ardeur, l'homme sans visage, et son compagnon Sobag cherchent le chemin de la vie.

1971 MC 78

















LE VIEIL HOMME LES ENTRAÎNE JUSQU'À UNE PORTE BLANCHE DRESSÉE DANS UN TAILLIS.

UN BLOCKHAUS DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE. IL EXISTE TOUT UN RÉSEAU FORTIFIÉ DANS LA FORÊT DONT PERSONNE NE SE SOUCIE PLUS, MAIS ENCORE EN ÉTAT, N'EST-CE PAS POUR UN RAT DE MON ESPÈCE.



LA SALLE DE SÉJOUR... IL FAUT BIEN S'ACCOMMODER DES ŒUVRES D'ART MILITAIRES.



D'UNE GUERRE À L'AUTRE, TOUS LES BLOCKHAUS SE RESSEMBLENT.

C'EST BIEN VRAI. MON PÈRE ÉTAIT UN JEUNE COLLABORATEUR DE SPEER. ALBERT SPEER, VOUS CONNAISSEZ N'EST-CE PAS ? ON DÉSSINE LE GRAND DÔME DU BRANDENBOURG, ET L'ON CONSTRUIT DES BUNKERS.



HERMAN SCHENKE ?

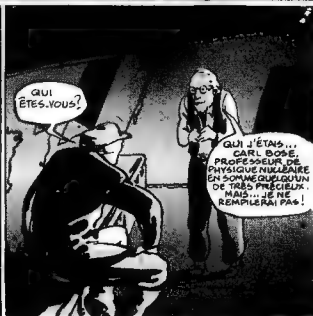
L'ARCHITECTURE MILITAIRE EST DÉVORANTE. UNE GUEULE ET DES BOYAUX. VOILÀ TOUT. LES MAÎTRES DE WARSCHAU...



OUI, JE L'AI CONNU. C'ÉTAIT À HAMBOURG DANS LES ANNÉES 80.



À CETTE ÉPOQUE IL ÉTAIT GARGON, COIFFEUR, MAIS C'EST UN SECRÉT D'ÉTAT. SEUL, QUELQUES FIDÈLES LE SAVENT ENCORE...



QUI ÊTES-VOUS ?

QUI J'ÉTAIS... CARL BOSE, PROFESSEUR DE PHYSIQUE NUCLÉAIRE EN SON TEMPS. QUELQU'UN DE TRÈS PRÉCIEUX. MAIS... JE NE REMPLIRAI PAS.



POLARS

CAIN FRÈRES & COMPAGNIE

L'autre mois, grâce au salaire somptueux que me sert l'énigmatique (et plékhanoviste) Georges W., je me suis offert une semaine de farniente en Afrique du Nord. Il pleuvait comme une madeleine, contrairement aux assertions de l'agence de voyages, j'en ai donc profité pour refaire à peu près tout James Cain. Remarquez qu'il aurait-il pas plu, j'eusse relu de même le même, mais j'eusse bronzé plus. Mais si ! Cette phrase est d'une syntaxe irréprochable. Revenons à frère Cain, qui n'a rien d'un mouton. En effet, c'est un génie. Est-ce un auteur de polars ? Nous touchons là un fascinant problème de terminologie.

« Avec les mots, notait Humpty Dumpty (in Lewis Carroll : *De l'autre côté du miroir*), la question est de savoir qui est le maître. » Remarque irréfutiblement vérifiée aussitôt que vous considérez des expressions comme : monde libre ; camp socialiste ; activités non américaines ; coquet pavillon. Avec le mot polar aussi, la question est de savoir qui est le maître. Du moins dans cette rubrique, c'est moi. Ceux qui attendent le jour où nous causerons d'Agatha Christie peuvent se brosser. Je décrète que polar ne signifie aucunement « roman policier ». Polar signifie roman noir violent. Tandis que le roman policier à énigme de l'école anglaise voit le mal dans la nature humaine mauvaise, le polar voit le mal dans l'organisation sociale transitoire. Le polar cause d'un monde déséquilibré, donc labile, appelé donc à tomber et à passer. Le polar est la littérature de la crise. Pas étonnant qu'il reprenne vie ces temps derniers. Mais quant à Cain, c'est surtout celle de 1929, la crise dont il parlait. Et l'homme est auteur de polars, de bout en bout, je le décrète ici où je suis le maître.

Si tous ses romans sont violents, tous cependant ne sont pas criminels. Seuls *Le bluffeur* et *Dans la peau* sont parus dans une collection spécialisées (la Série noire), rejoints ensuite récemment par *La femme du magicien* (Red Label). Pour le reste, sont aisément disponibles *Mildred*

Pierce (Folio), *Coups de tête* (Livres de poche) et *La belle de la Nouvelle-Orléans* (Guénaud). Peut-être aussi peut-on trouver sans trop de peine (je n'en sais rien : je suis amateur et non érudit) *Le facteur sonne toujours deux fois*, *Sérénade*, *Assurance sur la mort* et *Au-delà du désespoir* (tous chez Gallimard) ; le recueil de trois nouvelles *Assurance sur la mort* a du moins été réédité in *Livre de poche*, et enfin *Galatée* dont, à ma honte, j'ignore tout.

La plupart de ces romans ne sont pas des « policiers » au sens restreint, et je maintiens pourtant qu'ils sont des polars. Parce qu'ils parlent d'un monde où la morale s'est perdue au profit de la force. Force de deux genres. Force de l'économie politique d'une part (je le dis comme je le pense et tant pis si ce pompiérisme marxiste vous fait rigoler), qui fait se convulser l'Amérique de l'entre-deux-guerres ; d'autre part force de l'individu pris dans cette convulsion de l'Histoire moderne, isolé par elle. Individu sans morale, du moins au sens ancien. Individu dont les défauts sont aussi valables que les « qualités », pourvu qu'ils soient d'une force hors du commun. Les personnages de Cain ne sont hors du commun ni par leur vertu, ni par leur intelligence, ni par leur beauté, mais seulement par la puissance passionnelle. Que Cain, avec quelques autres, ait été un des chantres de la « femme fatale » moderne, voilà qui repose sur un malentendu. S'il fallait chercher la particularité de Cain, sur le chapitre des femmes, on serait plutôt frappé par sa dilection pour des personnages de nymphettes, toujours époustoufflantes, parfois damnables, toujours semant une tragique pagaille. Mais quant aux magnifiques personnages de femmes adultes qui peuplent la plupart des textes de frère James, elles sont, comme les hommes de Cain, des puissances souveraines, avides des seules denrées que la grande crise laisse debout : le dollar, l'amour. Libre à nous de faire la fine bouche, de trouver l'une de ces denrées bien triviale, et l'autre bien cucul. Mais, amis poteaux, dans le pitoyable état

du monde, dans les années trente et maintenant, de quel diable pourrions-nous vivre, sinon de dollar et d'amour ? Ah, certes, la froide raison nous indique que tout cela va s'effondrer. Mais l'homme ne vit pas seulement de froide raison, et pour ceux qui vivent de foi millitante (foi en Dieu, foi politique), tant pis pour eux, ce sont eux qui sont cuculs et triviaux.

Je pourrais continuer longtemps sur frère Cain, et je ne vais pas le faire, parce que cette rubrique ne tient guère à être littéraire, analyser, etc. Il s'agit de signaler, ça suffit.

Rendons hommage à la collection Red Label. Non seulement elle vient de nous offrir un Cain inédit (*La femme du magicien*, je répète), mais encore elle vient de sortir un Latimer inédit, *Gardénia rouge*, que j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres, tout mouillé (moi, non pas le volume) comme je rentrais de mes vacances pluvieuses et cainiennes. Avec l'idée que je me fais du polar, je passerai mon temps à ne parler que de la Série noire (et vous finirez par croire que je suis un chroniqueur stépidifié) si Red Label n'existait pas. Mais Red Label existe et publie *Gardénia rouge*. Sautez dessus.

Jonathan Latimer, c'est l'inverse de James Cain en quelque mesure, et l'autre face de la crise. Rien de tragique, apparemment, dans la petite ribambelle de polars truculents que produit cet homme. Outre qu'il fut à Hollywood un abondant scénariste, et parfois l'adaptateur cinématographique de Hammett, l'homme a produit *L'épouvantable nonne*, *La corrida chez le prophète*, *Bacchanale au cabanon*, *Comme la romaine*, *Quadrille à la morgue*, *Les morts s'en foutent*. Tous titres publiés à la Série noire, il y a bien longtemps, sous couverture cartonnée (sauf *La poire sur un plateau*, roman tardif sur Hollywood, SN 648) ; certains sont ressortis in Carré noir, mais je suis bien incapable de vous dire lesquels, amateur point érudit que je suis.

La plupart de ces romans, et notamment le récent *Gardénia rouge* de Red Label, ont pour héros le détective privé William Crane, parfois flanqué de ses acolytes O'Malley et Doc Williams, de la même agence. La plupart se déroulent chez les riches. Chaque fois, le but de Bill Crane et de ses potes semble être de profiter au maximum de l'environnement, pour y boire énormément, y manger bien et beau-



coup, y baiser quelque peu, et travailler le moins possible. Autre face de la crise, disais-je, et inverse de James Cain en quelque mesure, Latimer prend pour héros des personnages infiniment paresseux et jouisseurs qui opèrent ce que la psychanalyse appellerait probablement une régression, principalement orale. Le résultat est, chez le lecteur, une hilarité du meilleur aloi. Tout, chez Latimer, est régi selon le principe de l'énormité infantile. Tandis que les relations sexuelles normales sont seulement esquissées et ellipsées, et d'ailleurs elles-mêmes régressives (ainsi du délire sado-maso entre « la princesse » et le détective Craven dans *La corrida chez le prophète*, ainsi des rapports brefs, elliptiques et mortels entre Bill Crane et la bisexuelle Imago Paraguay qui porte un poignard, zapristi ! dans sa jarretelle, in *Les morts s'en foutent*, etc.), les plaisirs de boisson surtout, et accessoire-

ment de bouffe, sont longuement détaillés, et quelque peu hors-nature. Dans telle soirée narrée dans *Gardénia rouge*, Bill Crane fait des aller-et-retour entre la salle et le bar d'une boîte, alternant le champagne et les doubles whiskies, après quoi, en compagnie d'une danseuse, il boit une bouteille de champagne (c'est-à-dire qu'il en boit une à lui tout seul pendant que la danseuse en boit une autre) ; enfin, dans la loge de la danseuse, il boit longuement du whisky assaisonné de laudanum. Lors- qu'un peu plus tard des hommes de main se saisissent de lui, il exprime en une seule phrase toute l'étendue de sa terreur : « Je voudrais un verre d'eau. »

De même, Craven, dans *La corrida chez le prophète*, boit comme un trou, mange comme une bête, avalant à tel moment un steak de quatre livres, téléphonant à tel autre à la réception de l'hôtel pour se plaindre car, pour son petit déjeuner, on

lui a apporté par erreur six côtes de veau, et non les six paires de côtes de veau qu'il avait commandées.

La clé, ou une des clés, de Latimer est là. Devant l'état affreux du monde, alors que le privé de Hammett se trouve contaminé par la dureté du monde et en souffre, le privé de Latimer se ménage un refuge en régressant. Ce qui ne l'empêche nullement de frapper juste. Est-il ou n'est-il pas atteint par la dureté du monde ? Nous n'en saurons rien. A cet égard, la fin de *Gardénia rouge* est exemplaire : Bill Crane souffre réellement d'épuisement, notamment d'épuisement alcoolique qu'il soigne à coup de gnôle ; dans le même moment, profitant du fait que sa chemise maculée de sang lui donne l'air d'un blessé grave, il donne à penser à sa partenaire féminine que ses attitudes (dues à un réel épuisement) sont dues à une imaginaire blessure. La nana s'inquiète, puis découvre la vérité, ou plutôt une vérité : Bill Crane n'est pas blessé ; alors elle s'écarte de lui en l'injuriant pour sa mystification et sa jactance ; elle ignore cependant que, épuisé et soûl comme une bourrique, voici Bill Crane réellement, quelque part dans sa tête, peut-être, blessé.

L'infantilisme aussi est le sujet (et non la position) de *Pas de quoi pleurer* d'Alfred Silver (Super noire 126), dont je vous disais brièvement, l'autre jour, l'intérêt. Cette fois, c'est de la crise précédente qu'il est question. *Pas de quoi pleurer*, sur le sujet, est un petit chef-d'œuvre de désespoir. Polar, livre de série donc livre discret, c'est une fine et brillante réussite d'écriture devant quoi devraient, de honte, s'autodétruire les trente-six volumes de littérature-littéraire qui se publient chaque semaine dans notre triste monde. *Pas de quoi pleurer* commence en effet par une peinture éminemment gaie du monde des drogués prudents. On ne s'y shoote guère et on y évite la mortelle héro, mais on y fume et on y renifle beaucoup ; assez pour planer sans arrêt, glousser toujours, déconner sans cesse. Plusieurs épisodes, par l'anecdote sinon l'écriture, font penser à Kérouac ou à certains moments hilarants de *La rage de vivre*. Et le lecteur de se poiler. Puis, chemin faisant, le lecteur de se prendre à sourcilier. L'inquiétude vient, qui fait vaciller la rigolade et enfin l'étrange dans les gorges. Cependant, Silver n'a pas changé de ton d'un iota. Jusqu'au bout de ce trip au bout de la nuit, Silver conserve

la même allègre vivacité d'écriture. Poilante au début, inquiétante ensuite à mesure que les faits rapportés sont de moins en moins rigolos, cette allègre vivacité devient purement insupportable enfin, et un galop d'enfer.

La crise. Chez Silver, c'est chez les marginaux que ça se passe ; chez Ed McBain, c'est chez les bœufs, chez les supercadres installés ; plus ça change et plus c'est la même chose. *J'ai tout gâché* (Super noire 129) n'appartient pas à la saga flicarde dont l'inspecteur Carrella est le héros et McBain le chanteur. Et nous ne pouvons pas supposer que McBain (dont nous devons réparer un de ces jours) a soudain changé son fusil d'épaule et sa veste de couleur. Evan Hunter, alias Ed McBain, demeure épouvanté par les monstruosité du crime et particulièrement par la folie de la jeune génération. Il parle encore de la même chose en parlant cette fois d'autre chose, c'est-à-dire surtout des parents. Et ce qu'il fait là est très proche d'un chef-d'œuvre, parce qu'il utilise une structure qui se mord très subtilement la queue ; dans les objets de son enquête, à mesure qu'il les dévoile, le héros dévoile sa propre nature. Impossible, ou guère possible, d'en dire plus sans raconter l'histoire, qui évoque, dans sa brutalité, et croyez le ou

non, les passages les plus vachards du *Manifeste communiste* sur le mode de vie bourgeois, et notamment sur la communauté des femmes.

Encore la crise : voici une petite dizaine d'années, la collection Chute libre, aux éditions Champ libre, voulut être à la nouvelle époque ce que la Série noire avait été à l'époque précédente. Je le sais, j'y étais, et c'est moi qui donnai son nom de baptême à cette gentille collection. Elle a publié surtout de la S-F, parfois excentrique. Enfin elle s'est tue, comme la fraction débordiste de l'ex-Internationale situationniste restait seule à contrôler Champ libre et se souciait peu de gérer une collection de romans. Du coup beaucoup de titres de Chute libre vont être réédités, avec d'autres textes dans la collection bon marché Titres S-F, chez Lattès. Dans la première livraison de Titres S-F, deux volumes approchent le polar, et n'y atteignent pas, à des conditions diverses. Comme une bête, d'une part, de Philip José Farmer, reprend les structures du polar le plus classique, avec un privé qui cherche à élucider et venger la mort de son associé (c'est ma foi le point de départ du *Faucon de Mälte*), mais dans une ambiance science-fictionnelle (smog mortel sur Los Angeles) et avec des développements pornographiques parfois hilarants.

parfois aberrants, parfois d'une morne banalité. Titres S-F, publiée d'autre part *Les chiens*, que le talentueux André Ruellan, auteur de S-F. (bien connu sous le nom de Kurt Steiner au Fleuve noir), a tiré du scénario d'un film d'Alain Jessua. Voilà deux occasions nouvelles de dire ce qui est du polar et ce qui n'en est pas, du moins dans cette rubrique où, Humpty Dumpty provisoire, je suis provisoirement le maître.

Les chiens n'est pas un polar à cause de son écriture. Je soupçonne Ruellan d'avoir recopié son scénario en l'allongeant à l'aide des « réflexions » du héros, de l'auteur, etc. Cette suite de séquences pimentées de réflexions est informelle et emmerdante. Il y avait là cependant la matière d'un roman terrifiant sur l'autodéfense (comme on dit) et le fascisme ordinaire (comme on dit aussi), au point que le bouquin n'est pas illisible pour l'amateur. Pas illisible, mais mauvais.

Quant au Farmer, c'est une question autre, et d'une autre envergure. On sait qu'une des activités de Farmer, consiste à tisser des liens inouïs et de fausses généalogies entre des héros « populaires » (entre Tarzan et Doc Savage, par exemple). Comme une bête signale le désir de Farmer d'annexer à sa toile d'araignée désirante et délirante le polar. Cette activité tombe en dehors de nos préoccupations. Quant à ce qui est polar dans le roman de Farmer, ce qui n'est pas ennuyeux. Quant à ce qui n'est pas ennuyeux, ce n'est pas du polar, c'est la cavalcade des fantasmes personnels de l'aimable et terrifiant J.F.F. Lequel a fait une erreur d'appréciation en jugeant que le polar était désormais suffisamment corny et corné pour être annexé à sa toile d'araignée délirante et désirante. La même erreur, en somme, que fit la collection Chute libre. Et c'est pourquoi, après l'avoir baptisée, je n'en fus pas. Entre autres raisons.

Les époques ne crévent pas si vite, surtout celle-ci. Tandis que notre monde sombre très lentement dans le purin de la surproduction destructrice et les bonheurs durs de la guerre civile, le polar, amer, inutile et beau, surnage, sur ses « pattes bigoudis nageoires », comme disait Ponge de Claudel.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! comme nous sommes, soudain, culturel !

Ce qui est culturel est charogne.

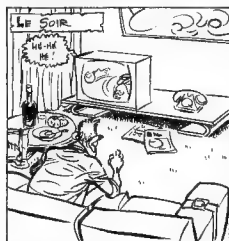
Shuto Headline



LE DÉTECTIVE NOBERT BEAUCOSTAR
DANS :

GONFLÉ, LE MINISTRE!

AVEC : LE COMMISSAIRE PECTEUR ET L'INSPECTEUR MISBAIRE





SOYEZ SANS CRAINTE, M. LE SECRÉTAIRE, NOUS SOMMES SUR LE POINT DE RÉSOUDRE LE PROBLÈME

JE L'ESPÈRE POUR VOUS



VOUS AVEZ VU LES JOURNAUX? « TRANQUILLES, LES FLICS, CE NE SONT PAS LEURS DOUFFASSES QUI SONT ENLEVÉES » « ENLEVER UNE FEMME OU UN ŒUF, C'EST PARÉIL AU MÊME POUR LA POLICE BOEUF », ETC!

MMH. LE TON MONTE, IL EST TEMPS D'AGIR



J'AI EU NORBERT TOUT À L'HEURE. IL A ÉTÉ MIS SUR LE COUP PAR UN MARI QUI NE FAIT PAS CONFIANCE À LA POLICE

MANQUAIT PLUS QUE ÇA!



IL N'Y A QU'À LE METTRE AU COUDRANT

NON! ON N'AGIRA QU'EN CAS D'ABSOLUE NéCESSITÉ



J'AI PU ME PROCURER UNE DIZAINE DE PHOTOS DE DISPARUES : RECONNAISSEZ-VOUS VOTRE FEMME?



ELLE EST LÀ! COMMENT L'AVEZ-VOUS RETROUVÉE?



VOUS L'AVEZ RECONNUE TOUT DE SUITE... CE N'EST DONC PAS PARCE QU'ELLES SE RESEMBLENT QUE CES FEMMES SONT ENLEVÉES... TOUJOURS PAS DE DEMANDE DE RANÇON?

NON! JE VOUS FAIS UN CHÈQUE?



ON PEUT DÉJÀ TIRER DEUX CONCLUSIONS : LES FEMMES SONT ENLEVÉES AU HASARD ET ON NE SAIT PAS QUOI EN FAIRE.

J'ESPÈRE



QUE VOULEZ-VOUS DIRE?

SI NOUS AVONS AFFAIRE À UN RÉGÉAU SEXUEL, DANS QUEL ÉTAT DOIT ÊTRE MA POUVRE LISETTE? ELLE ADORE LE SEXE!



C'EST ABSURDE... POUR MONTER UN RÉGÉAU, IL FAUT BEAUCOUP D'ARGENT... OR, AUCUNE RANÇON N'A ÉTÉ RÉCLAMÉE. NON, IL FAUT CHERCHER AILLEURS

DES MANGEURS DE FEMMES? ENFIN, JE DIS ÇA, MAIS







IL FAUT ARRÊTER TOUT LE MONDE, COMMISSAIRE, C'EST LE GANG DES ENLEVEURS DE FEMMES! ET LUI, QUI FOUT LE CAMP, C'EST MILLE VISAGES!



TAISEZ-VOUS, VOUS AVEZ ÉCRASÉ UN HOMME! VENEZ SANS FAIRE D'HISTOIRE!

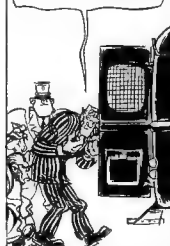
MAIS PUISQUE...



TA GUEULE! ON TE SAUVE LA VIE! C'EST TOUT CE QU'ON PEUT FAIRE! ?



QU'EST-CE QUI VOUS PREND? JE VOUS DIS QUE CE SONT EUX!



JE VAIS TOUT VOUS DIRE, NORBERT. LE MINISTRE, DE LA POLICE, POUR AMÉLIORER L'IMAGE DE MARQUE DE LA POLICE, NOUS A CHARGÉS D'ENLEVER DES FEMMES, INCOGNITU PLUS DE LES 'RETROUVER' TRÈS VITE AFIN DE PROUVER NOTRE EFFICACITÉ.



LAS, MILLE VISAGES, QUI VENAIENT DE PRENDRE L'APPARENCE DE LUCIEN BOUFFE QUE J'AVAIS CHARGÉ DE L'OPÉRATION. À VU LA L'OCASION D'OUVRIER UN RESTAURANT MODÈ, IL FAIT CUIRE LES ENLEVÉES SANS QU'ON NE PUISSE FAIRE QUOI QUE CE SOIT, PAR CRAINTE DU SCANDALE S'IL PARLAIT.

MAIS ALORS?



ALORS? ON VA POSTER DES TIREURS D'ÉLITE EN FACE DE LA GARSOTE ET ON DESCENDRA TOUTE L'ÉQUIPE. PAS D'AUTRE SOLUTION.

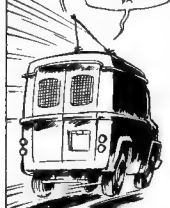
ET LE GARS QUE J'AUROIS ÉCRASÉ?

PARAIT-IL.



UN ESPION A NOUS QUI A ÉTÉ DÉMASQUÉ, MAIS ON PASSE L'ÉPONGE, VOUS N'AVEZ PAS FAIT EXPRES.

J'AIME MIEUX ÇA



PLUS TARD, LE BAR DES AMIS DE LA POLICE

RÈGLEMENT DE COMPTES ENTRE ENLEVEURS: 12 MORTS... MAIS ILS N'ÉTAIENT QUE 4, AU RESTAU!

TROIS MILLE VISAGES À DISPARU



LES 9 AUTRES SONT DES TIREURS D'ÉLITE. ILS VOULAIENT REPRIRE LE RESTAU À LEUR COMPTE. ON A DU LES FAIRE ZIGOUILLER.

L'APPÂT DU GANG POURRIE TOUT

FIN

ÇA NE VOUS PAS DU TOUT, CETTE VOIX DE FILLE.





WHAT'S UP DOC?

GRENDIZER LE NIPPON

Une H.L.M. de banlieue : une marmaille joue dans la cour de l'immeuble, un lundi en fin d'après-midi, ne prêtant aucune attention aux sons que déverse un poste de télévision par la fenêtre d'un quelconque étage. Soudain, une chanson minable leur parvient. Ils interrompent instantanément leurs jeux, et, hystériques, se précipitent dans l'escalier en hurlant : « Goldorak ! Goldorak ! »

Un cinéma des grands boulevards : une douzaine de mômes, perdus dans leurs fauteuils trop grands, voient ou reviennent le long métrage et reprennent en chœur les paroles du générique : « Goldorak, Goldorak, viens nous aider plus vite que l'espace... »

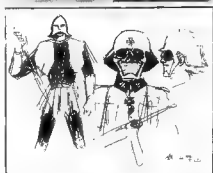
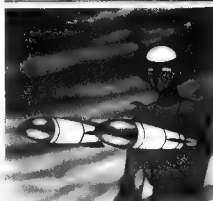
Jacques Canestrier, il y a quelques années, ramène du Japon le robot « Grendizer ». Il le rebaptise « Goldorak » (un mélange de Goldfinger et Man Drake) et le propose à A2. Gérard Calvet réunit une quinzaine d'enfants de milieux différents, leur projette plusieurs séries TV de provenances diverses, et, sans concertation aucune, ceux-ci, comme un seul homme, votent pour le robot nippon. Mais, à cette époque, la télévision tente de limiter les feuilletons violents. En voyant Goldorak, Jacqueline Joubert, la directrice du Service de la Jeunesse, fait la gueule. Il restera donc au frigo pendant trois ans. Comme il faut bien amortir les achats, on finit par diffuser la bande animée en juillet 78. Juillet, c'est le mois des vacances, Goldorak devrait passer inaperçu. Pas de chance, l'été 78 est pourri, les gosses restent figés devant la télé. Pour Grendizer-Goldorak, c'est le triomphe.

Vingt-cinq millions d'auto-collants

A présent, « Goldorak au cinéma » est sorti. Quatre épisodes télé collés bout à bout, l'image, de format 16 mm d'origine, prévue pour le petit écran, a été gonflée en 35 mm n'importe comment (le cadrag, de rapport 1/66, coupe les têtes et les pieds...) et passe très mal sur le grand écran. Qu'importe. Les vidéos-cassettes et les films super 8 sont en préparation. 25 millions de pochettes d'auto-collants ont été vendues en un mois. Les Editions « Télé-guide » ont tiré le n° 3 d'une revue à 250 000 exemplaires vendus en une seule journée !!! Les t-shirts, cartables, masques et panoplies, les jeux de cartes, posters et albums partent comme des petits pains. 500 000 robots en plastique sont en préparation dans une société américaine. Les fabricants versent en royalties un tiers du prix de gros, qui va au Service de la Jeunesse d'A2 pour acheter d'autres séries.

Six dessins animés par semaine

A l'origine de tout ça, il y a bien sûr les rusés petits Japonais, qui ont dans un premier temps vendu à la TV un lot de 52 épisodes. Mais le dernier se terminait, laissant Goldorak blessé aux mains de ses redoutables ennemis. Bien sûr, avalanche de lettres à la TV, qui acheta la suite à la TOEI. La TOEI est ce



Goldorak et ses amis



手塚 治虫 (Tezuka Osamu)



金剛 龍 (Konguryu)



大木 宏 (Oniki Hiroshi)



qu'on peut appeler une véritable usine à dessin animé, qui en sort six de une demi-heure par semaine ! L'usine emploie 600 travailleurs dont 200 permanents ! A titre de comparaison, le studio français « Idéfix » comptait 80 techniciens, les studios de Bakshi ou de Disney Productions, aux USA, aux alentours de la centaine. Une minute de D.A. de la TOEI coûte 10 000 F contre 35 000 F en moyenne en Europe. Des études de marché sont réalisées dans le monde entier, gérées par ordinateur. Bien sûr, la TOEI ne se limite pas à Goldorak. Des dizaines de robots semblables sortent de ses hangars à cartoons pour envahir le monde occidental. « Mazingar Z », par exemple, avec un peu d'érotisme en plus, et une robote femelle, « Minerva X », qui tombe amoureuse de Mazingar, pleure et meurt à la fin. Dans la même série, une autre robote possède même des nichons latex-fusées !

Goldorak, go !

Bien sûr, un D.A. de une demi-heure réalisé en une journée n'aura pas le label Disney. Le découpage est très serré, donc vivant, les cadrages (plongées contreplongées) toujours originaux... Voilà qui doit remplacer l'animation, plus que réduite. Quand il y en a, chaque dessin est photographié quatre fois, il n'en faut donc que six pour une seconde de film au lieu des douze ou même les vingt-quatre habituels. C'est ce qui donne cet aspect super-saccadé à l'animation. Pour l'éviter, souvent, un bien pratique foulard masque la bouche du personnage qui parle, ou la caméra zoome sur un dessin figé... Jacques Canestrier explique : « Un dessin statique, animé au moment opportun, suffit à l'enfant. Si la construction dramatique est bien faite, il saura faire appel à son imagination pour recréer le mouvement. » Si Disney avait pensé à ça !

Le schéma des épisodes est toujours le même. Les méchants extra-terrestres imaginent un plan satanique et génial pour venir à bout des Terriens (à ce sujet, il est assez marrant de constater que l'objectif unique des vilains est constitué par une ferme et quelques paysans vision plutôt étroite du globe terrestre...). Les personnages rigolos font quelques pitreries, et voilà que le danger arrive, la situation est catastrophique. A ce moment, tant attendu par les gosses, survient la séquence leitmotiv, où reviennent les mêmes

images et les mêmes mots à chaque épisode : « Métamorphose, transfert, Goldorak, go ! » et c'est parti pour l'ultra-violence intergalactique ! Les combats titanesques de robots géants, dans des fracas et déchirements de ferraille (sur une musique ringarde...) permettent à Goldorak de sortir le grand jeu et la panoplie complète de gadgets, que bien sûr les mouflets retrouveront sur les maquettes et autres jouets, sachant les appeler par leurs noms précis : « fulguro-poings », « hâstéro-hache », ou « auto-largue »...

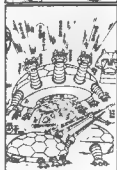
Un samouraï cybernétique

Les scénarios sont bâtis sur le même principe de « Stars War », de Lucas, c'est-à-dire un ramassis de clichés, de situations hyper-classiques, de poncifs débiles, d'histoires déjà vues 30 000 fois, mais... transposées dans un monde futur. Du western spatial. Le Japon est bien ancré dans le futur, plus que tout autre pays.

Pour que les enfants accrochent plus facilement, les héros sont eux-mêmes des gosses ou des adolescents... Quant aux robots, contrairement aux Américains qui se contentent de vulgaires astones, ceux imaginés par les Japonais ressemblent à des monstres, des dragons, des tortues ou des serpents géants. C'est le côté typiquement nippon, peut-être un des secrets profonds de la réussite de Goldorak. Quand le chef des méchants donne ses ordres, sa tête s'entrouvre, et en surgit une sorcière qui parle à sa place... Quant à Goldorak, toujours prêt à se sacrifier, n'est-il pas une sorte de samouraï cybernétique ?

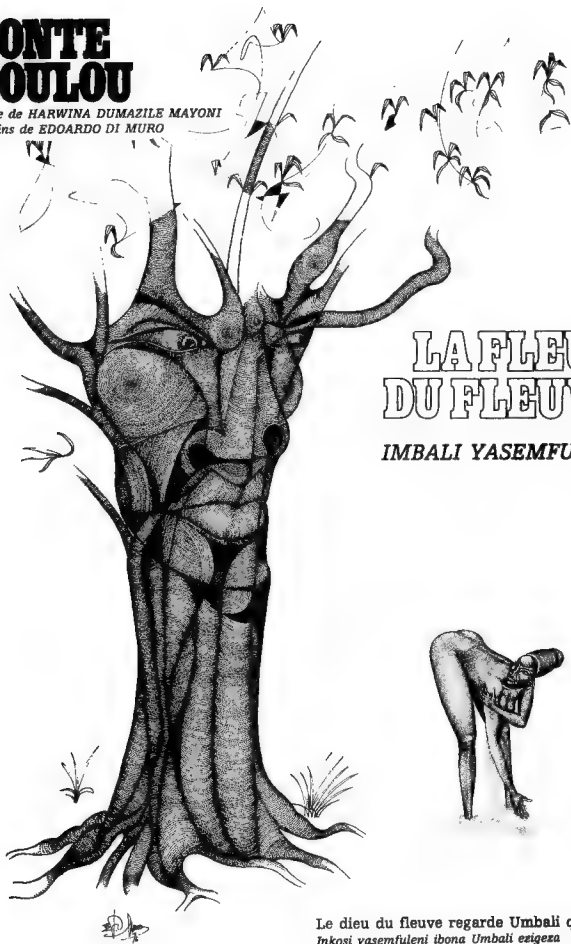
La gloire de Goldo tient autant à l'accueil des enfants qu'à la réaction indignée des adultes. Les syndicats d'A2 afficheront un tract : « Goldorak = Amin Dada = Hitler = fascisme ». Bien sûr, Goldo est réac : « Je hais la guerre mais je la fais parce que j'y suis obligé... » Mais cette débilite profonde a été montrée des milliards de fois dans les westerns, les policiers, les feuilletons américains en général. Goldorak, par sa violence, épouvante certainement plus les adultes que les enfants, qui, eux, seront davantage choqués par « Holocauste »... La violence des morceaux de ferraille est plus inoffensive que celle des vrais humains. Les Japonais n'ont rien inventé. Goldorak est crétin, ni plus ni moins.

Rivoire et Carret



CONTE ZOULOU

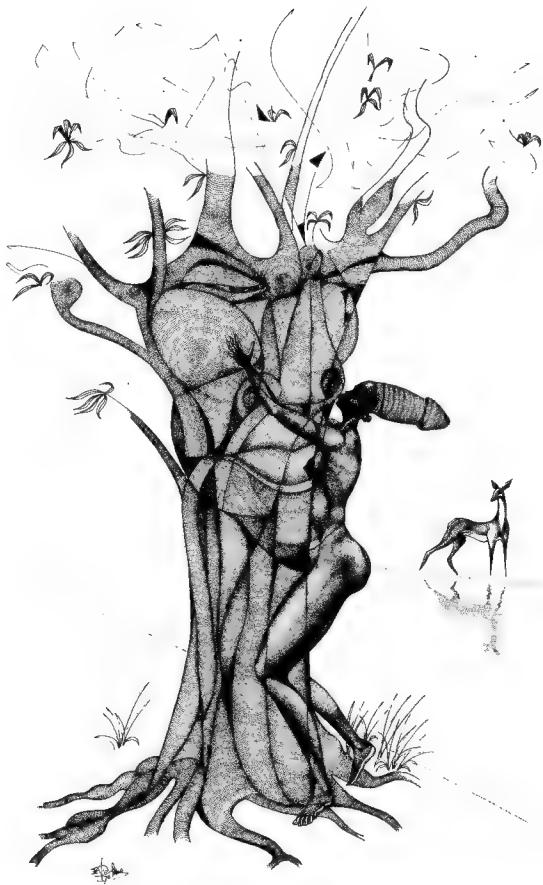
Texte de HARWINA DUMAZILE MAYONI
Dessins de EDOARDO DI MURO



LA FLEUR DU FLEUVE

IMBALI YASEMFULENI

Le dieu du fleuve regarde Umbali qui se lave
Inkosi yasemfuleni ibona Umbali ezigeza



L'antilope voit Umbali qui aime l'arbre
Impunzi ibona Umbali ethanda isihlahla



Sphe

Le dieu est dans l'arbre
Umoya wenkosi usesihlahleni

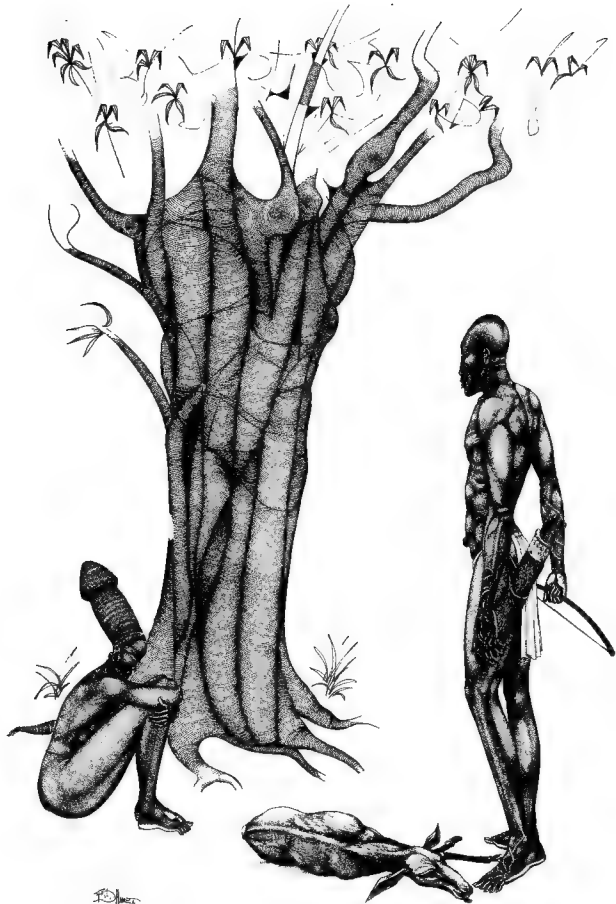




Us' dumo le chasseur tue l'antilope qui connaît le secret
Us' dumo umzingeli ubulala impunzi eyazi imfihlo



Umbali a peur d'Us' dumo
Umbali uyamesaba Us'dumo

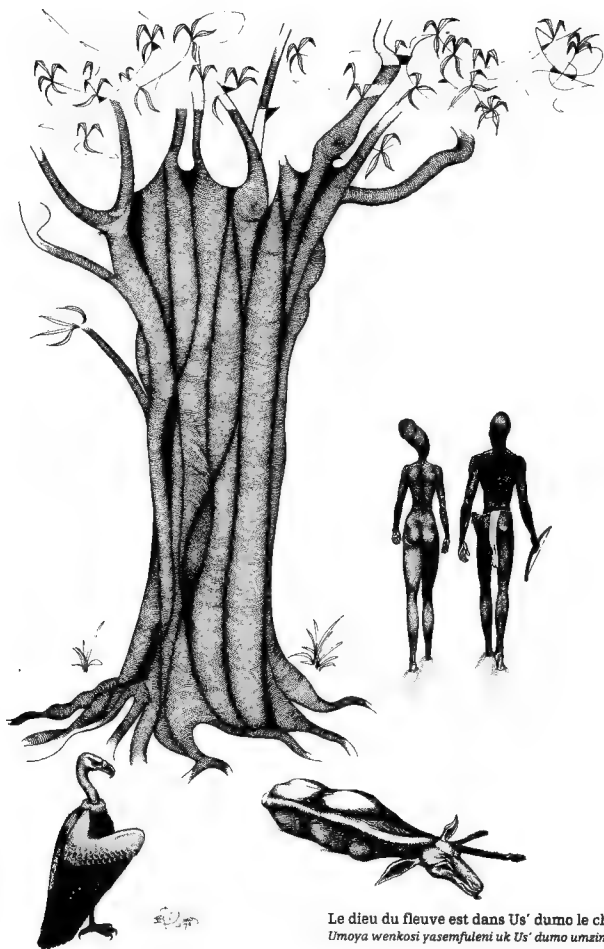


Us' dumo offre l'antilope à l'arbre sacré

Us' dumo wapha isihlahla esiyinkosi inyamazane yakhe



Us' dumo veut Umbali
Us' dumo ufuna Umbau



Le dieu du fleuve est dans Us' dumo le chasseur
Umoya wenkosi yasemfuleni uk' Us' dumo umzingeli

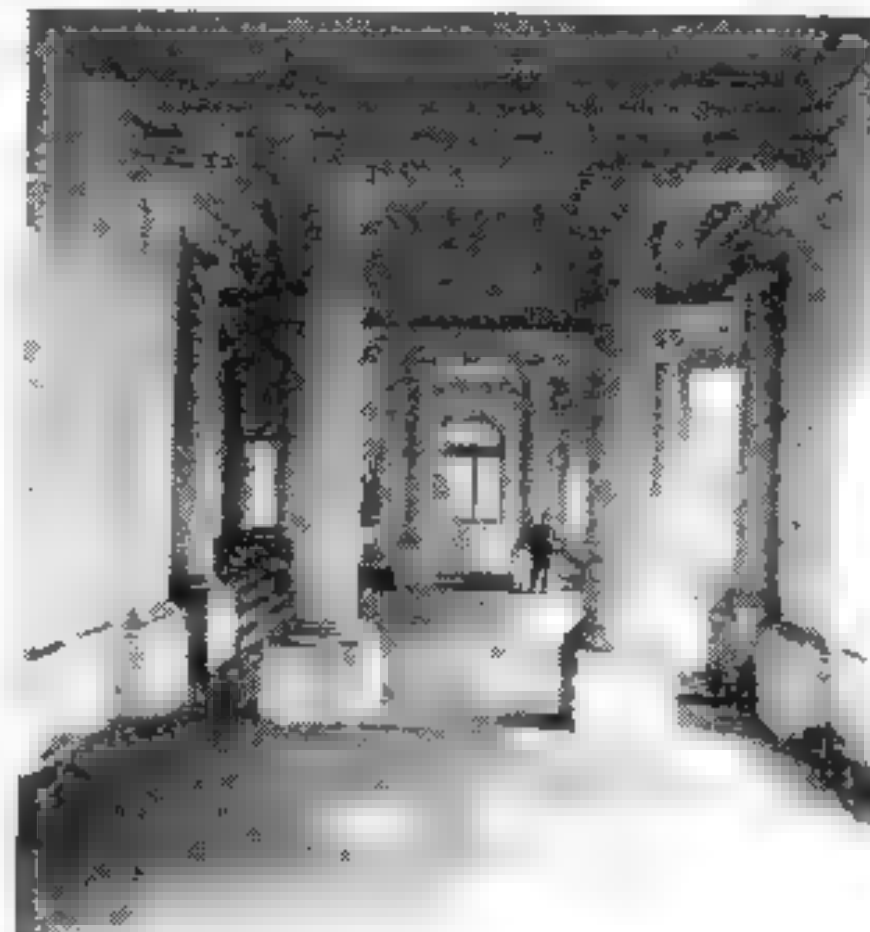
LES CARNETS FRANÇAIS DE LA VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

Les impedimenta de la presse mensuelle, ses délais, leurs exigences contraignent le chroniqueur (désireux de simplement rendre compte) à être davantage chien d'arrêt que retriever (1) s'il veut actualiser la chronique d'une vie culturelle, inhérence de sa parisienne somptuosité, toujours prompte à se dérober. Cette disposition d'esprit acutangle, qui le plus souvent est la mienne, aura été ce mois-ci cruellement prise en défaut. Hélas ! A l'heure où j'écris ces lignes, les portes de l'Hôtel de Sully s'ouvrent sur une exposition et se refermeront au moment même où vous me lirez. Hélas !

CHARLES DE WAILLY

Quand bien même l'eut-elle été, je n'aurai pas le mauvais goût de vous laisser entendre qu'elle fut remarquable, cette exposition consacrée à Charles de Wailly, peintre-architecte aimable d'une Europe des lumières qui ne l'est pas moins (2).

Cependant, si, de ses photos et archives, vous ne sauriez plus désormais profiter (et pour cause...), il reste, toujours et encore, et plutôt que d'elles, de leurs sujets, la grisaille. Celle des pierres vénérables de l'Odéon cernées par l'incisif crayonné urbaniste de son quartier (3). Celle, élévatrice de l'âme, de la chaire de Saint-Sulpice. Celle, aussi et enfin, à l'étranger, de nombre de témoignages (4). Parmi ceux-ci, et des anciens Pays-Bas autrichiens (l'actuelle Belgique), le petit théâtre de Seneffe, humble commune hennuyère qui vit la victoire de Condé sur Guillaume d'Orange, aura toujours ma préférence. C'est Joseph Depestre, comte de Seneffe, qui, à Charles de Wailly, en fit la commande. De la haute société de ce temps, on sait le goût et l'engoue-



ment pour la comédie... Allant jusqu'à (trop volontiers) vouloir monter sur scène ! A ce goût, le comte n'échappait pas. Xavier Duquenne nous apprend même qu'il « succomba à ce penchant, contre lequel un ecclésiastique l'avait autrefois vainement prévenu » (5). De l'échec d'un précepteur, du désaveu de ses préventions, Charles de Wailly devait tirer un brillant parti et bâtir une manière de chef-d'œuvre. Je vous le laisse admirer, tout en vous faisant remarquer que l'ordre dorique ici annoncé, bien que particulièrement cher au style du temps, est spécialement justifié : il s'agit de l'ordre d'Apollon, dieu du théâtre, entre autres...

(1) Le chien d'arrêt lève le gibier alors que le retriever, le rapporte, une fois abattu, à son maître.

(2) L'Europe du XVIII^e, celle des esprits où un prince tel que Ligne ne se reconnaît pas dans moins de « six patries ». Cette Europe qui, superbement, ignore le passeport, voit un Charles de Wailly essaimer de Saint-Petersbourg à Hingene (Flandre orientale)... Sans l'ombre d'une protestation nationaliste, comme ce fut récem-

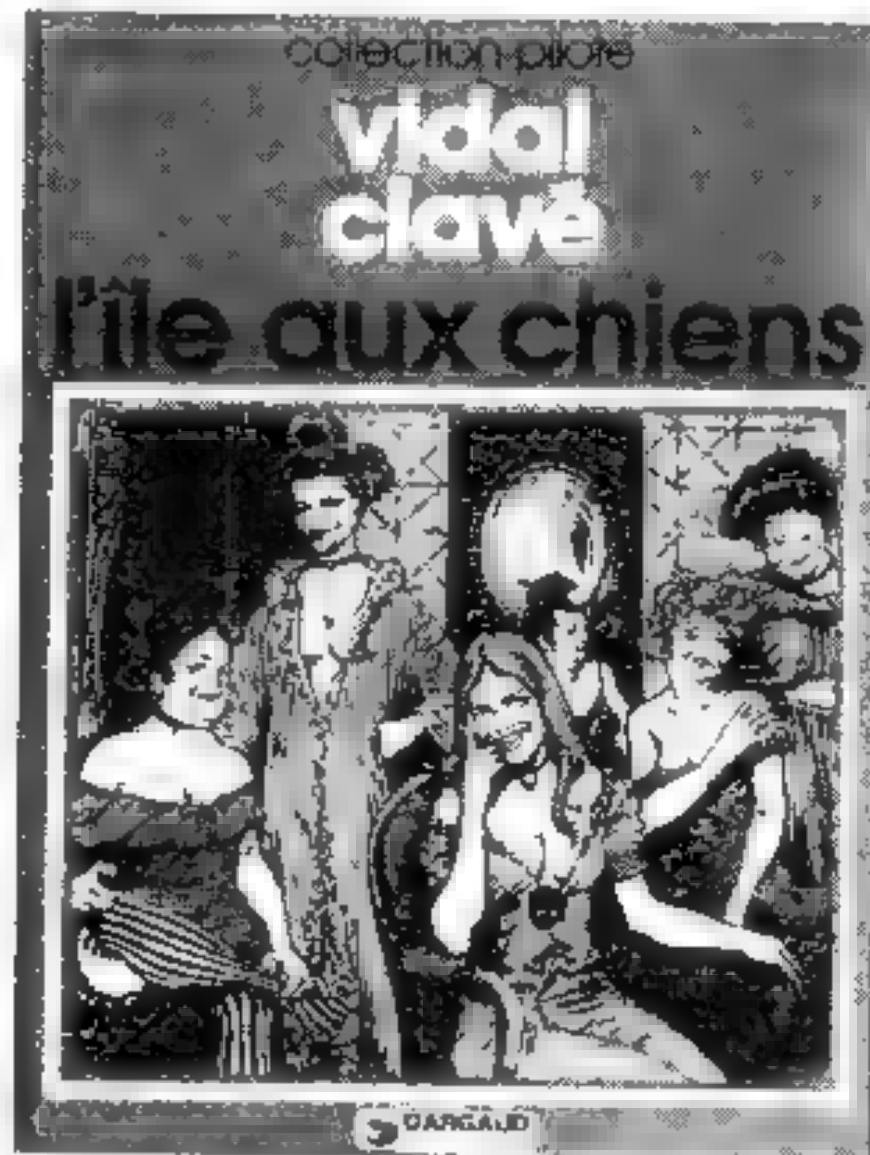
ment le cas pour Ricardo Bofill. Sans vouloir dénier à l'étude comparée des régimes de sécurité sociale dans l'Europe des neuf l'intérêt évident qu'elle suscite, reconnaissons qu'elle est peut-être moins exaltante que celle des divers courants de pensée d'une Europe lumineuse et unie sans se vouloir unifiante.

(3) Sans oublier celui de la place Louis XVI à Port Vendres

(4) Remarquons que ces témoignages nombreux ne furent pas toujours, ni tous, le fait du maître, mais de ses élèves... Assez curieusement, notre époque de platitude clefs en main ne connaît plus que la recherche de l'originalité à tout prix. Allée au refus de toute école, elle nous offre le spectacle de l'uniformité... conforme.

(5) « Le château de Seneffe », un livre admirable de Xavier Duquenne, par ailleurs « prêteur » des documents de l'exposition Charles de Wailly pour la partie belge.

ALLONGÉS SUR LA PLAGE...(1)



Voici les vacances. Vous allez, comme on dit vulgairement, vous les rouler et, j'en suis sûr, lire des BD sur d'enseillés littoraux. Et c'est bien ainsi. Toutefois, que le torrent des lumières méditerranéennes ne déforme pas le prisme de celles qui, habituellement, vous conduisent... Et n'aille vous faire oublier que l'insolente beauté de ces rivages fut l'amphithéâtre d'un génocide peu connu : celui, en 1915, du peuple arménien. Assassinat inaperçu, occulté de brumes... Celles de nos suicides collectifs et dix-neuf-cent-quatorze dix-huitiens. En rappelant à nos amnésies le forfait, « L'île aux chiens », de Vidal et Clavé (2), nous permet tout à la fois de satisfaire au loisir en assumant ces posthumes responsabilités. Sur le sable, affalés, au beau milieu de ces dessins d'un Dürer hispanisant que l'écriture cinématographique aurait visité, on en vient à

se demander, surtout en ces périodes d'iranienne réalité, si Vidal, le massaliote scénariste, ne serait pas quelque aruspice de la bande dessinée (3).

(1) Il y a toujours « Le ciel, le soleil et la mer... », François Dequeit, la guerre d'Algérie

(2) Dargaud, éditeur

(3) Des mollahs et autres ayatollahs on peut, en effet, craindre le pire pour les Guèbres, les derniers et mazdéens adeptes de la religion zoroastrienne. Ils seraient, dans les provinces de Yazd et de Kermân, plus de trente mille... Les autres ayant fui l'Islam dès le VII^e siècle, vers l'Inde (surtout dans le Gutarât), en compagnie des Parsis

I'M A CLICHÉ... (1)

Dans les capitales de l'Europe continentale occidentale, et à Paris en particulier, les petites



faunes mode ne diffèrent ni n'évoquent guère. De la dernière guerre et sa Libération à nos jours, des zazous aux punks en passant par les existentialistes et les hippies, elles se ressembleraient plutôt...

Même souci exergue d'une amoralité à ce point exemplaire qu'elle en devient moralisante. Même élitisme restrictif et fermé, quoique, comme dans certaines chiottes à verrou lumineux, il serait plus aisé d'y entrer que de s'en sortir... Même proscription invitée par tout, même « baise » en circuit fermé, même provincialisme, leurs vedettes, qu'elles soient romaines, amstellodamoises ou parisiennes, superbement, signorent ! (2) Même société marchande fugitivement accrochée. Seuls les mises et les tics changent. D'où l'intérêt visuello gutembergien d'un tel livre qui, à jamais, les fixe. Pour employer un

mot quelque peu dévalué, c'est fascinant. Surtout, lorsque c'est « Belle journée en perspective » qui en assume, avec distance, les « shots ». Ils (3) connaissent la musique. Pour le recul et pour ethno-logues.

(1) Il s'agit d'un livre de photos, que nous devons aux trois photographes de « Belle journée en perspective », édité chez René Beaudoin. Les tirages originaux sont exposés, du 30 mai jusqu'au 14 juillet, à la galerie Agathe Gaillard, 3, rue du Pont-Louis-Philippe, à Paris

(2) Ce provincialisme n'empêche nullement la province (la vraie) d'en baver et de « suivre », avec quelque retard il est vrai : six mois à un an. Le 23 janvier 1979, je voyais de tout neufs et fort beaux punks... à Angoulême

(3) Nous faisons aussi, pour le moment et ensemble, un roman photos dont je réserve à « Charlie » la primeur. Heureux lecteurs !

d'armée, j'avoue ne pas avoir été déçu par les manifestations qui célébraient le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Ecole nationale supérieure d'Architecture et d'Arts décoratifs (la Cambre, une des meilleures écoles d'Europe), devenue entre-temps Ecole nationale supérieure d'Architecture et d'Arts visuels. Il faut dire que ce cinquantenaire fut (je le subodore, à l'initiative de Maurice Culot) (1) le prétexte à nombre d'expositions et matière à nombre d'éditions dont, à loisir, nous nous entretiendrons le mois prochain.

(1) Ses « Archives d'architecture moderne » sont le véhicule d'une pensée sans laquelle vivre serait le plus souvent pénible. (Il est possible de les acquérir à Beaubourg)

MONTHERLANT

Tout le monde, ou presque tout le monde, ignore que Montherlant dessinait. Cette omission, bien in-



volontaire, aura été réparée par les Editions Copernic qui, suite à leur exposition (Galerie de Nevers) (1), éditent ses dessins. Force nous est de reconnaître, à l'instar d'Alfred Fabre-Luce qui, superbement, paraphrase ses œuvres, que pour Montherlant, qui avait choisi d'exceller dans l'écrit, « les croquis qu'il nous a laissés presque négligemment vont, comme ses phrases, d'un trait à l'essentiel ». Olé !

(1) Exposition qui a eu lieu du 23 mai au 30 juin

Jean-Marie de Busscher

UN CINQUANTENAIRE

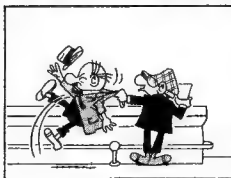
Sans autrement affectionner la vie associative des réunions d'anciens, qu'elles soient d'école ou

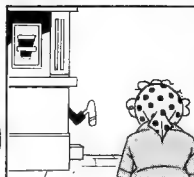


ANDY CAPP Smythe











La créature du marais.

Créature du marais (La) : Créature monstrueuse du monde de la BD, issue des cerveaux enfiévrés de Len Wein (scénariste) et Berni Wrightson (dessinateur, né en 1948, et surtout connu comme encreur, de Neal Adams entre autres), en 1971, pour la revue National Comics *House of Secret*. Au départ, ce n'est qu'une « histoire complète » de huit pages où, dans une ambiance très « Frankenstein », un savant crée par erreur un être à la fois boueux et végétal en faisant exploser son laboratoire afin de se débarrasser de son ami et collaborateur (encore une histoire de femme). Mais, devant le succès de leur histoire, Wein et Wrightson ont poursuivi les aventures de leur monstre (*Swamp Thing* en anglais) sur une dizaine d'épisodes plus longs, modifiant sensiblement leur idée d'origine : la créature devient une sorte de justicier maudit (son apparence épouvantable le fait rejeter par tous), traînant partout ses pensées moroses et son apparence informe et quittant assez vite ses marais de Floride natals pour des décors plus conformes à la grande tradition du fantastique gothique : châteaux dégingués, maisons solitaires, plaines ou montagnes brouillasseuses, où il rencontre ses frères en horreur – loup garou, monstre de Frankenstein et autres rejeteurs d'une nature inclemente... Le trait ha churé de Wrightson, sa science du noir et blanc, son goût pour les cadrages cinématographiques (l'influence de Frazetta et Adams est sensible dans son

dessin) tont de *Swamp Thing*, malgré un scénario très traditionnel, une bonne bande d'horreur nostalgique à souhait.

Quelques épisodes sont parus en français dans les incroyables publications Artima, et d'autres dans un bel album des Editions du Fromage, *La créature des Marais* tome I (le second nous étant promis depuis un an...). La créature possède un concurrent direct, « l'homme-chose » (*Man-Thing*), créé par Steve Gerber et qui, forme et fond, lui ressemble fort (on le rencontre aussi en Artima), et il n'est pas impossible que ces héros fangeux aient été inspirés par la nouvelle de Theodore Sturgeon, *It (« Ça »)*, publiée dans Fiction et reprise dans le recueil *L'homme qui a perdu la mer*, en Livre de Poche : une bien belle *horror story*.

PETIT DICO DE LA S.F.

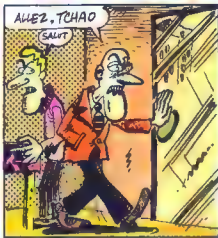
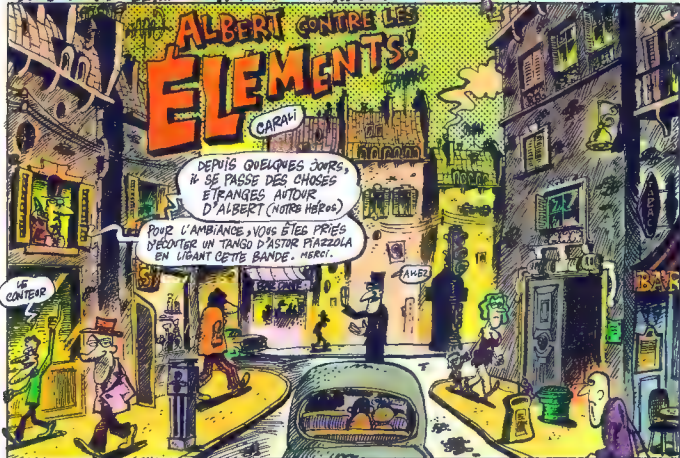
Creepy : Comic book américain né en 1964, et publié par James Warren, créateur de *Famous Monster of Filmland*. Uniquement composé d'histoires en noir et blanc, Creepy remettait à l'honneur, et à la première place, ces histoires courtes basées sur l'horreur, le suspense (le *thrilling*, comme on dit là-bas), le macabre, qui avaient eu leur temps de gloire en 1952-53 avant d'être étouffées par le fameux Comics Code... Frank Frazetta, Joe Orlando, Roy Krenkel, Al Williamson, Reed Crandall, Steve Ditko, Gene Colan, Archie Goodwin (un scénariste omniprésent) formaient l'équipe de base. Des gens plus jeunes comme Jeff Jones, Richard Corben, Berni Wrightson, puis des tas d'Espagnols et de Sud-Américains vinrent par la suite rejoindre l'équipe de base. *Eerie*, puis *Vampirella* furent créés par Warren en 1965 et 1969 sur le même modèle... On trouve de tout dans ces magazines, du petit bijou à la millièmière mouture du même thème des morts-vivants-qui-reviennent. Mais l'ensemble, très inspiré, fût-ce

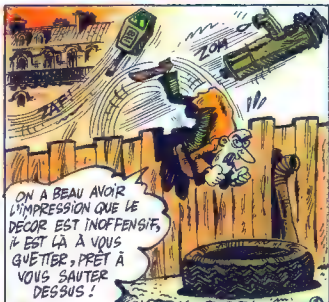
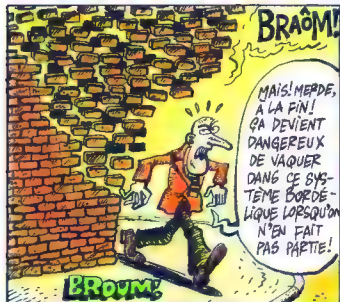
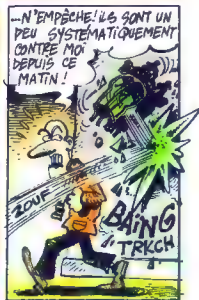
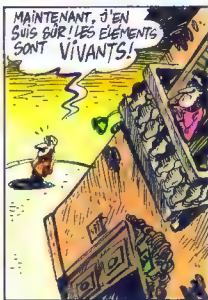
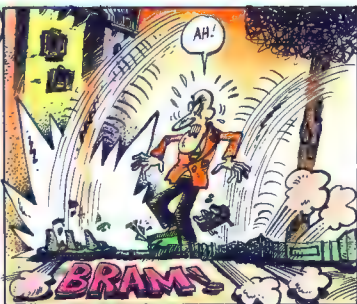
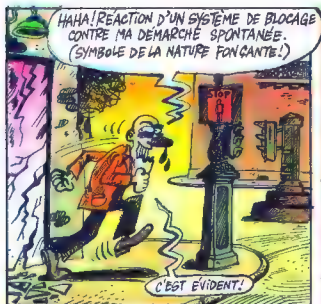


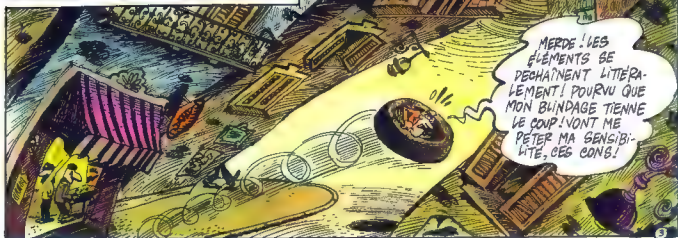
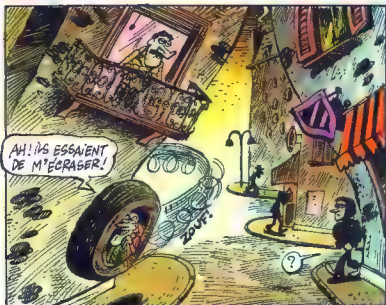
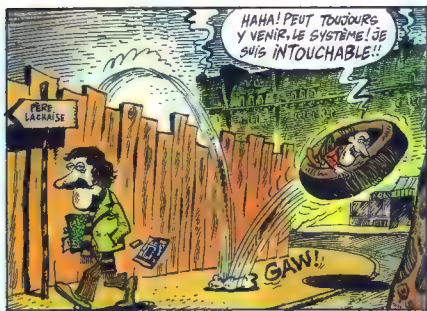
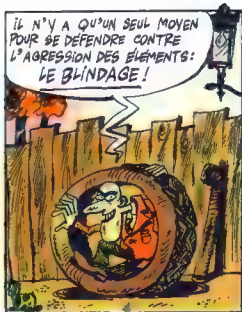
L'uncle Creepy

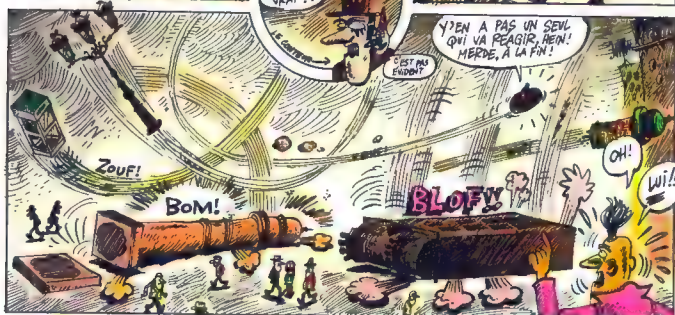
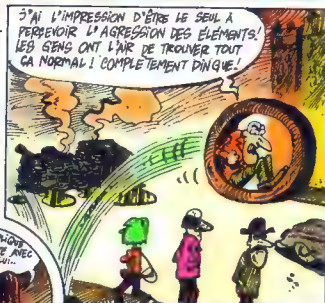
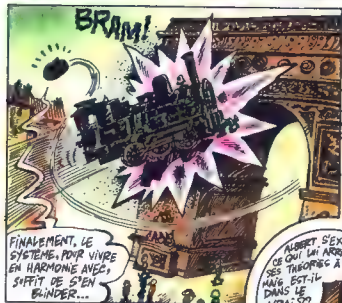
au second degré, par le cinéma des années 1930 et 1940 (particulièrement les productions de Wal Lewton), vaut le survolage, et mériterait en tout cas une bonne anthologie annuelle plutôt que la traduction systématique à quoi se sont essayé, en 1969, les Editions Publinees (avec une partie rédactionnelle française surtext basée sur le cinéma, avec le concours de Michel Caen), puis, en 1977, les Editions du Triton, sous jumeles de « L'Echo des Savanes », et dont Fershid Barucha était le grand patron. Mais l'horror story n'a qu'un public réduit en France et cette tentative, comme la précédente, se cassa vite la figure. *Creepy*, gardera comme marque de fabrique éternelle les interventions de « l'uncle Creepy » (comme du « cousin Eerie » pour son petit frère), une figure ricanante à qui tous les dessinateurs-maison ont prêté leur plume ou leur pinceau, et qui vient annoncer et conclure les histoires avec des commentaires de mauvais goût, interpellant le lecteur pour mieux le faire entrer dans l'histoire. Rochette s'en souviendra...

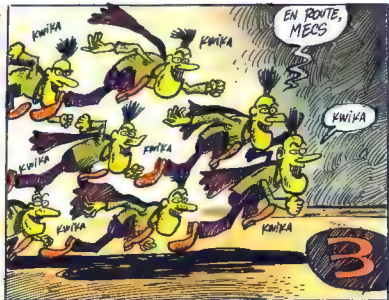
Andrevon

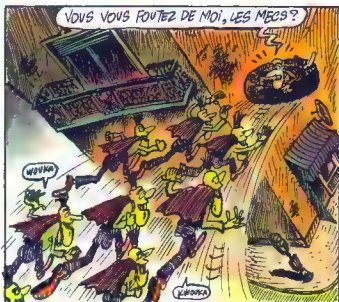




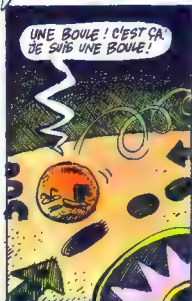
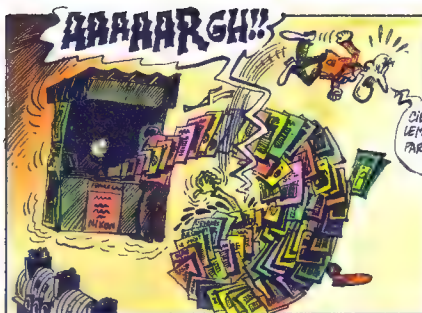












LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES

« Il avait fait venir un menuisier pour fabriquer un grand épouvantail de bois afin de me clouer dessus. Tout cela parce que la confiture de grains de grenade que j'avais préparée manquait de poivre. »

(Les Mille et Une Nuits)

Le chamelier la connaissait de vue. Un soir, il l'avait emmenée à Karnak pour voir le temple réincarné en son et lumière. Le khamisin soufflait une poussière rouge et chaude dans ses cheveux. Elle tenait un chapeau de paille à la main. Pour le lendemain, elle avait essayé de prendre le « Fleet Toutankhamon » vers Kom Ombo. Elle voulait visiter le temple de Sôbek, dieu-crocodile. L'agence de voyages côtoyait le marchand d'étoffes de la rue El-Birkeh. En vitrine, quelques photos jaunies de l'île Éléphantine. Plus de place. On lui proposait trois nuits sur le « Nile Explorer », mais elle avait horreur des voyages organisés. C'est du silence de la Vallée des Morts qu'elle avait envie. Les vingt-quatre cabines climatisées avec solarium et pont promenade lui faisaient peur. Les felouques semblaient si précaires à côté des croisières luxe en Hilton flottants. Une horde de petits bakchichins la suivaient partout. Pas beaucoup de femmes blanches seules dans la ville. Ses amis, venus pour le congrès du Service des Antiquités, habitaient avec elle au Luxor. Les fouilles n'étaient pas loin de l'hôtel - 5 minutes à pied. Dans sa chambre elle repart son cahier d'écolier.

« 19 mai : premier flot du Nil blanc fait son apparition à Khartoum. Nuit de la Goutte : arrivée du flot de Nil bleu au Caire. Mois de juillet : Nil rouge. »

Puis une suite d'annotations par catégories.

« Faune : le chameau d'Égypte n'a qu'une bosse. Hyène. Chacal. Chauve-souris - beaucoup. Le buffle (gamouse actuelle) s'y est tellement multiplié qu'il y tient une plus grande place que le bœuf. Oiseaux : espèces très nombreuses. Vautours, éperviers, aigles, faucons. Oiseaux nocturnes : chouette aux yeux

Lost tourist dying in labyrinth left her story on postcard

By NARILA MCGILL in Cairo

THE mystery of a Canadian woman's disappearance two years ago in the Egyptian city of Luxor was unraveled this week when police located her remains in an archaeological ditch amidst the digs on the Nile bank.

Before dying she had scribbled on a postcard that she felt inside the labyrinth after losing her way, and she was warning herself for death from thirst and hunger.

While failing to locate her archaeological friend, warning of the police investigation, police was informed.

The police located her remains five years after her death in a ditch on the Nile bank. The Egyptian temple was excavated.

There was a warning to the site, and the police was informed. The police was informed.

Evening stroll
She was walking in the Garden of the Nile, from the riverbank, and was preparing to hand her card to the Canadian tourist.

The left her last words: "I am in the labyrinth. I am in the labyrinth. I am in the labyrinth."



dorés. Animaux sauvages : lynx, loups, rats, ichneumon. Les palmipèdes accompagnent les fellahs pendant leurs travaux dans les champs pour dévorer les vers. Ibis blanc. Ibis noir. Reptiles : l'ouaran et le crocodile ont émigré en Nubie dans la zone tropicale. Le gecko et le lézard ordinaire sont très communs. Les vipères à corne reculent de plus en plus devant la civilisation.

Flore : Arbres d'ornement - acacia, cyprès, sycamore, grenadier. Arbres fruitiers : le dattier croît en groupe ou à l'état isolé.

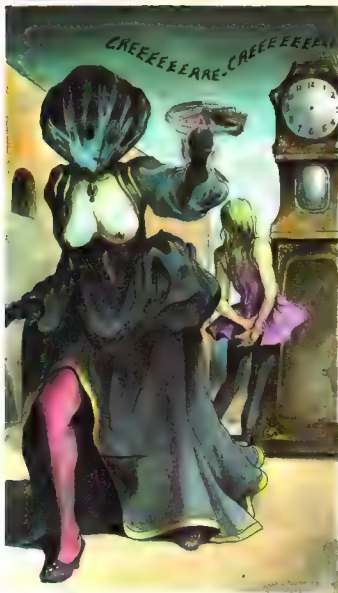
Les dattes se mangent à l'état blet, sèches ou confites.

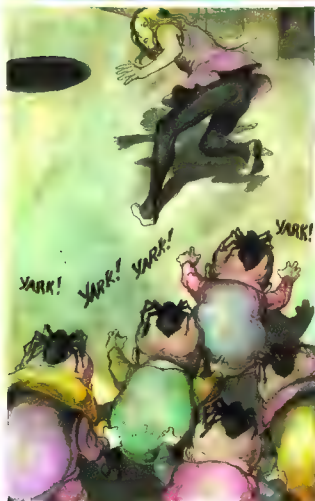
Mœurs et coutumes. Société. La polygamie est en régression rapide. L'Égyptien est très sociable ; il aime les longues visites où l'on échange d'interminables politesses. Les festins se donnent en toute occasion. Importance des douceurs. Loukoums aux pétales de rose. Confitures : citrouille, fleur d'orange, grains de grenade. Desserts égyptiens : Fatayer - pâte feuilletée farcie de crème fraîche et de noisettes concassées. Atafay - pâte à crêpes farcie de crème, passée à la friture, arrosée de sirop de sucre. Halva, baklava - pâte feuilletée, sucre, miel, pistaches, amandes. (Vérifier amandes broyées = aphrodisiaque ?) Noms de gâteaux : Deigt de Vizir (rouleau sucré frit dans l'huile), Lévrès de la Bien-Aimée (galette frite fourrée de noix pilées), Nombri de Dame (beignet creusé d'une fossette au milieu). Tout est très sucré.

Il faisait déjà nuit ; elle avait soif. Dans la rue, les hommes-fontaines vendaient du rousou (jus de réglisse) et du jus de grenade. Ses amis lui avaient dit de les rejoindre aux fouilles. Ça l'ennuyait d'avoir oublié son cahier d'écolier dans la chambre d'hôtel. Elle pensait aux annotations qu'elle voulait ajouter. Le changement de décor ne l'inquiétait pas. Il lui fallut trois heures pour réaliser qu'elle se trouvait dans le labyrinthe. Sa voix devenait rauque : « Le moustique pulule dans les jardins et le sand-fly dans le désert... Parmi les arachnides, les scorpions sont les plus désagréables... » Beaucoup plus tard, elle trouva une carte postale de la Tombe de Roy. Malgré la pleine lune, elle avait du mal à déchiffrer la légende « Transport de la momie vers la tombe. » Son écriture était irrégulière malgré ses efforts. « Labyrinth. N'arrive pas à sortir. Aidez-moi. Me prépare à mourir de soif et de faim. »

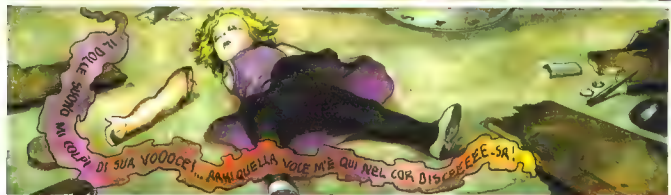
Grâce au climat sec, le squelette habillé et la carte postale furent trouvés intacts au bout de deux ans.

Vivian Ostrovsky



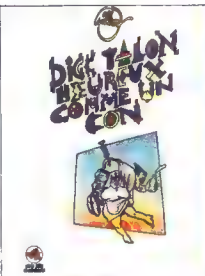
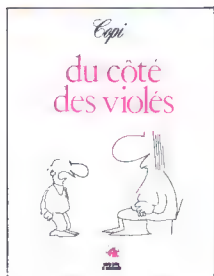
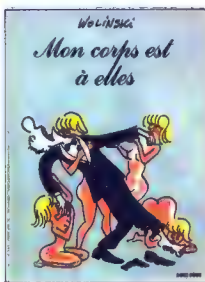


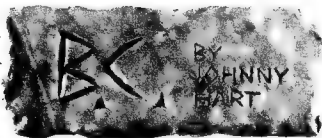






DERNIERS PARUS DANS LA SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE
en vente partout





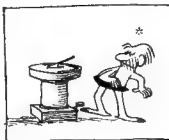
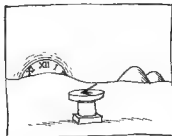
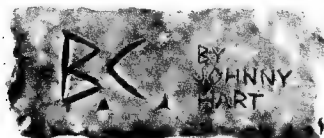
"À TON AVIS, J'AI
QUELLE EST LA HAUTEUR
DE CETTE MONTAGNE ?"

"POURQUOI TU ME
DEMANDES ÇA ?"

"PARCE QUE
TU ES
ICI"



10/15 - 1984 - ÉDITIONS GALLIMARD, INC. - 1978



LES CONTES DE CHARLIE

André Ruellan, ce noble vieillard, est né en 1922. Il a tâté de la médecine avant de se mettre définitivement à la plume. Ses premiers romans, publiés à partir de 1955 au Fleuve Noir sous le pseudonyme de Kurt Steiner, font encore couler beaucoup d'encre et de larmes : dans la fameuse et défunte collection « Angoisse », il s'imposait du premier coup comme un maître de l'horror story à l'américaine. On les réédite à l'arraché aujourd'hui : *Syncope blanche*, au Fleuve (collec. « Horizons de l'au-delà »), *De flamme et d'ombre*, *Fenêtre sur l'obscur* et d'autres, en Presses Pocket, dans la nouvelle collection Fan-

tastique. Steiner a aussi plongé dans la S-F (années 60). Les rééditions ont suivi : *Le disque rayé*, *Les océans du ciel* en J'ai lu, *Les improbables* en Presses Pocket, que du bon. Sous le pseudo de Kurt Dupont, Ruellan a fait un temps les beaux jours de « Hara-Kiri », et il a obtenu le prix de l'humour noir en 1963 pour *Le manuel du savoir-mourir*. Après, il s'est lancé dans le cinéma, comme scénariste, avec Jean-Pierre Mocky et Pierre Richard entre autres, ce qui lui a tout de même laissé le temps d'écrire un des meilleurs romans de S-F français de la décennie : *Tunnel*, chez Robert Laffont.

Contrairement à ce que le panégyrique ci-dessus pourrait laisser croire, Kurt Dupont Steiner Ruellan n'est pas mort. En témoigne sa participation au dernier film d'Alain Jessua, *Les chiens*, et le roman du même titre (c'est le scénario à peine romancé) paru dans une nouvelle collection de S-F (?), « Titres-SF », dirigée par la belle Marianne Leconte chez Jean-Claude Lattès.

Ruellan a aussi trouvé le temps de nous écrire ce petit conte, en souvenir du bon vieux temps. On le remercie, et on le salue bien !

Andrevon

STAKHANOV JUNIOR



La sirène hurla. Jojo se décolla de son matelas de briques. Il aurait bien dormi encore un an, mais l'heure, c'est l'heure.

Il saisit le bol de mou, et croqua sans entrain. Il se rasa avec un tesson, avala le contenu du verre d'eau, se déplaça, se mit debout. Il fit deux mètres et s'accroupit.

Il se releva, revint à son lit, appuya du pied. Mouillette surgit d'entre les briques, prit du volume et attendit. Jojo chevaucha la poupée. Il perdit encore cinq centimètres cubes de liquide. Mouillette rétrécit avec un bruit de pneu qui fuit. Elle disparut. Così fan'tutte.

La sirène hurla pour la seconde fois et se tut. Un grand silence tomba sur la salle. Une salle de cinq mètres de large sur six kilomètres de long. Un vélo tous les trois mètres, genre home-trainer.

Les deux mille pensionnaires enfourchèrent leur cycle. On démarra.

C'était pareil tous les matins. Au début, on ne se donnait pas à fond. On était encore un peu dans l'ambiance de la nuit. On avait des réflexes encore lents, et des muscles mous. Enfin, « mou » n'est pas le mot, avec les courbatures de la veille...

Mais peu à peu, on prenait la chose au sérieux. On

avait de bonnes raisons pour cela.

Jojo se mit debout sur les pédales. Il monta en danseuse immobile sa côte horizontale. Un coup d'œil à droite lui révéla quelque chose d'assez stupéfiant pour ralentir son ardeur : son voisin était assis sur sa selle, mais ne pédalait pas.

- T'es fou ? dit Jojo.

- Peut-être... répondit le voisin.

Là se borna leur échange. Jojo haussa les épaules et pédala. A gauche, un type râblé fonçait comme un coureur. Jojo appuya plus fort.

La musique d'ambiance se mettait en route, elle aussi. C'était du Schoenberg. Un vieux classique. La musique, c'est l'évasion. Jojo pensa au monde extérieur. Les montagnes d'ordures, le ciel de bronze...

La guerre avait annihilé toutes les Centrales d'Énergie, et aussi l'énergie des survivants. Mais pas les ordures. Car la planète n'avait pas sauté. L'homme est tellement vaniteux qu'il se croit plus nuisible qu'il n'est. Démolir une planète n'était pas à sa portée, bien que ce ne fût pas l'envie qui lui en eût manqué. En revanche, il avait réussi à atteindre une misère générale, dans un siècle où la richesse guettait tout le monde. Bien entendu, la misère n'empêchait pas le goût du pouvoir. Des imbéciles aux dents longues s'étaient entretués

dans les ruines pour s'arracher la gloire de gérer la détresse.

Là où vivait Jojo, un ancien général avait mis tout le monde d'accord : il connaissait un système de sabotage dissimulé qui permettait de noyer la région sous les gaz asphyxiants et qu'un responsable avait eu la lâcheté de ne pas déclencher. Grâce à ce moyen de chantage, le général s'était fait proclamer Archipode, titre éclatant qu'il avait inventé. Il tenait dans une seule main les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Son idole, c'était Caligula.

Jojo poussa un soupir. On ne pouvait pas tirer un trait sur ses souvenirs.

Mais on ne pouvait pas non plus s'offrir le luxe de la contemplation. Jojo revint à ses cadrans de guidon. Il prit sa vitesse de croisière. Les aiguilles entrèrent dans la zone verte. Il tint le rythme.

Le fou d'à côté se mettait en route.

- Alors, dit Jojo, on guérit ?

- Ta gueule, dit le convalescent.

Jojo continua. A gauche, le dur pédalait comme un champion.

- Baisse la tête, dit Jojo.

L'autre le regarda, et rata une pédale. On entendit

le bruit sec de l'os fracassé. Le champion passa par-dessus son guidon. Il alla s'effondrer contre le mur d'en face.

Une porte s'ouvrit dans le mur. Un petit homme apparut. Il saisit le blessé par sa jambe brisée et le traîna hors de la salle. La porte se referma. Jojo se mit à siffler en accompagnant Schoenberg. Un accident, ça n'arrivait pas tous les jours sur un tel parcours. Mais en dix-huit mois de présence, Jojo en avait tout de même vu quelques-uns. Celui-là, il l'avait provoqué. La fierté le fit relentir. Il s'en aperçut, et mit bon ordre à cette faiblesse.

Les heures passaient. Sur les cadrans de guidon, les aiguilles restaient en bonne place.

La sirène hurla pour la mi-temps. Jojo descendit. Il s'assit sur le tas de briques. Le petit homme réapparut. Il distribua des litres d'eau à sa brigade, et un mètre de boudin par coureur. Puis il retraversa le mur. Jojo but et mangea. La sirène hurla. Il se remit en selle.

L'accidenté avait été remplacé par un type lymphatique, aux gestes de limace. Cette promiscuité entravait les efforts. Ivre de boudin, Jojo entreprit de dynamiser son compagnon.

- Si tu fais pas ton quota, dit-il, t'es bon.

- Je sais, dit l'autre d'une voix morne.

Jojo chercha autre chose.

- Si on s'y met tous, reprit-il, on peut dépasser la norme. Ils seront contents. Et on en profitera.

L'autre tourna vers lui un visage gris et sans expression.

- Tu crois ? dit-il.

- J'en suis sûr. Fais passer la consigne.

La limace haussa les épaules. Il répéta les paroles de Jojo, qui lança lui-même son mot d'ordre sur la droite. Ça avait l'air de prendre. Les sportifs appuyaient plus fort. Bientôt, toute la ligne pédala comme un seul homme.

La lumière baissa brusquement, puis revint.

La sirène hurla. Tous s'immobilisèrent. Des haut-parleurs se mirent à vociférer : « Dénoncez le meneur ! Dénoncez le meneur ! »

Les bras se tendirent tous, convergeant sur Jojo. Le petit homme apparut. Il aida Jojo à mettre pied à terre.

- Ben quoi, dit Jojo, qui titubait d'épuisement, qu'est-ce qui ne va pas ?

- Suivez-moi, répliqua paisiblement le petit homme. Vous allez voir.

Ils traversèrent le mur, suivirent un couloir, aboutirent sur une esplanade où se dressait une chaise électrique vide. Le petit homme la désigna.

- Il y avait quelqu'un ici, tout à l'heure.

Jojo écarquillait les yeux. Il n'ignorait pas que les condamnés à mort - dont il faisait partie sans savoir pourquoi - produisaient en pédalant l'électricité nécessaire à l'exécution de leurs camarades.

- Et alors ? dit-il stupidement.

- Il faut un cadavre, expliqua le petit homme avec patience. Votre zèle a tellement augmenté la puissance du courant que le condamné a été volatilisé. Ce n'est pas réglementaire. Vous le remplacerez.

- Mais je croyais...

- Venez, coupa le petit homme. Grâce à vous, ils sont tous fourbus. Ils donneront tout juste assez de courant. Evidemment, ce sera plus long...

Il eut un sourire chaleureux :

- Mais vous ne serez pas abîmé.

Jojo marcha d'un pas mécanique vers la chaise. Il allait pouvoir enfin s'asseoir confortablement. C'était toujours ça de pris.

André Ruellan

RANGO

P'PA, DEPUIS
QUAND ÇA EXISTE,
LE PROBLÈME
DE LA FAIM ?



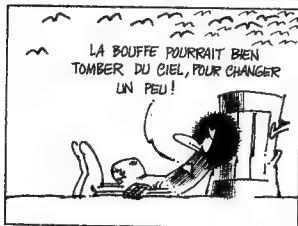
BAH, C'EST TRÈS ANCIEN !



OUI, TELLEMENT ANCIEN QUE ÇA FAIT
PROÈMENT LONGTEMPS QU'ON L'ÉTROUVE !



LA BOUFFE POURRAIT BIEN
TOMBER DU CIEL, POUR CHANGER
UN PEU !



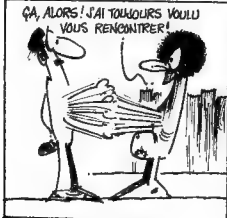
CHOIC !



ASSURÉMENT, CES
PLATS-À-LA-MINUTE
NE SONT PAS TRÈS
SOIGNÉS !



ÇA, ALORS ! J'AI TOUJOURS VOULU
VOUS RENCONTRER !



DIS BONJOUR AU
MONSIEUR !



ÇA DOIT
ÊTRE
QUELQU'UN
D'IMPORTANT !



ET COMMENT !
C'EST UN
CUISINIER !



C'EST UN
COMPLEXE
RÉSIDENTIEL !

QU'EST-CE QUE
C'EST, PAPA ?





« ESYAY EETMAY EMAY ATYAY ILLIAMSBURGWAY EDGEBRAY AND EDFORDBAY VENUEY IN ORTYFAY INVITES MAY. EESAY OUYAY, OTHERMAYUCKE FAY », DIT-IL. PUIS IL RACCROCHA, SOURIT À SA MÈRE QUI NE LE REGARDAIT PAS, ENFILA SES SNEAKERS, RAMASSA SON BLOUSON QUI TRAÎNAIT SUR LE PLANCHER, EMBRASSA SA PETITE SŒUR, DIT ADIEU ET SORTIT. »
(EMMETT GROGAN - "AINGOLEVIO")

DEPUIS LE JOUR DE CETTE FILATURE, OÙ, SANS LA RETAPISER VRAIMENT, GABY AVAIT ENTRÉ L'APERÇU. SOFIE, LE VISAGE DE LA BELLE ENFANT FLÔTANT, COMME ENTRE DEUX BIÈRES, DANS LES LENTES ET PÉNIBLES BRUMES QUI LUI SERVAIENT DE CORVELLE, NON QU'IL SEAIT ÉPRIS D'ELLE : LE CONCEPT LUI ÉTAIT ÉTRANGER ! MAIS IL FLÂNNAIT LA OCCASION DE SE FAIRE BIEN VOIR DU PATRON. FRANKEL LUI SERAIT RECONNAISSANT D'UNE INITIATIVE HEUREUSE. LE TOUT ÉTAIT DE LA DÉNICHER !...



C'EST DANS UN RABE DE SAINT-OMEN OÙ IL AVAIT SES HABITUDES ET SES RISÉS QU'IL TOMBA SUR ELLE, CONTRAÎNEMENT À TOUTE ATTENTE !

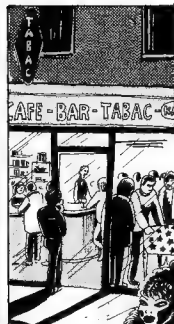


EH, VIC, T'AS CING MINUTES ? J'AI UNE SECONDE ! J'SUIS OCCUPÉ ! ET J'ESPÈRE QUE T'VOUDRAIS T'PARLER ! PAS MES SOUS, SINON, WALLON !

MAIS BIEN SÛR TIENS, LA COUPURE, C'EST ICI QUE JE L'AI VUE, ET CENT POIS ENCORE, CÔTE COMME !

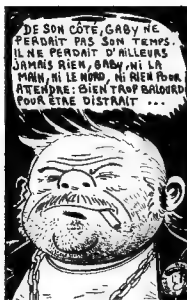






... À PARTIR DE CE COUP DE FIL, LES ÉVÉNEMENTS ONT COMMENCÉ DE SE PRÉCIPITER : QUELQUECHOSE NOUS MANQUAIT, QUI REPOUSSAIT TOUJOURS PLUS LOIN LES CHANCES DE NOTRE SUCCÈS VERS UNE ESPÈCE D'HORIZON ILLUSOIRE, À PEU PRÈS AUSSI GRATIFIANT QUE LES LENDEMAINS QUI CHANTENT.







Est-ce vrai, comme le prétend Jacques Goimard dans son étude sur Siudmak publiée dans *L'année 1978-79 de la science-fiction et du fantastique*, qu'il n'existe pas de peinture de S-F ? Peut-être, si l'on considère que la peinture doit échapper au sujet (renvoyons à Cézanne les plus cultivés de nos lecteurs, s'il en existe) pour n'être qu'un objet transcendant... Mais qu'importe, au fond, puisque la S-F possède tant d'illustrateurs (et de quel talent !), autrement dit tant d'artistes pour qui le sujet est le point de départ d'une création (un sujet qui est le plus souvent puisé dans un livre à illustrer). Littérature d'idées, la S-F suscite des peintures – ou des dessins – également pétris d'idées, c'est-à-dire de concepts mis en images. Et c'est sans doute grâce à la S-F que la peinture a pu retrouver le plus pleinement ce réalisme des formes perdu depuis nos chers pompiers

gnes). Fantômes de peurs : destructions atomiques ou autres, mondes fracassés, planètes en feu. Fantômes d'espoirs : libération totale de l'être à coups d'envols vers les espaces infinis, lieux traversés à la vitesse de la lumière, mondes paradisiaques. Mieux que tout autre, la peinture de Siudmak exprime ces fantasmes de manière synthétique, en coinçant dans une même toile des peurs et des espoirs, le rugueux sans âge du minéral, les parthénons en ruines de la fin de notre culture, les nymphes guerrières qui sont notre futur de douceur et de violence, les monstres familiers d'une surnature domestiquée, les lieux vastes où l'on va se fondre...

Regardez le tableau qui sert à la fois d'affiche à la dernière Convention du Cinéma fantastique de l'ami Schlockoff (on n'y était pas) et de couverture à *L'année de la S-F* (Julliard : c'est l'an-



Jones

BELLES IMAGES

du milieu du XIX^e, que le snobisme de l'impressionnisme (beau et nécessaire, mais qu'importe) et la théorie du cubisme (fascinant et nécessaire, mais qu'importe) auraient pu renvoyer définitivement aux oubliettes.

Sans doute faut-il ne pas être prisonnier du texte à illustrer (ou à évoquer, ou à synthétiser : puisque l'illustration de S-F est le plus souvent destinée aux couvertures), sans doute faut-il, comme le note encore Goimard, « recouvrer sa liberté ». Mais la S-F étant un état d'esprit (même s'il est nourri par tout un corpus où l'on peut puiser les détails à profusion), la liberté retrouvée peut être génératrice de beautés sans nombre, qui n'existent que parce qu'elles sont détaillées par une plume (ou un pinceau) d'une précision maniaque, qui seule peut donner à l'imaginaire son poids, sa chair, ses dimensions spatiales, en somme sa réalité ou son *réalisé*. Siudmak se considère d'ailleurs comme un « hyper-réaliste fantastique » : des premiers il a la froideur acrylique, des seconds ses arrière-fonds bourrés de fantasmes...

Car la peinture de S-F, c'est aussi l'expression de nos fantasmes (au même titre que la littérature : ni plus, ni moins, mais abordables en un clin d'œil au lieu d'être cachés entre les li-

naire de tout ce qui s'est fait en S-F et en fantastique pendant un an ; indispensable à l'amateur et au rat de bibliothèque comme de cinémathèque) : les ruines, le monstre, la nature en furie (raz de marée), la figure emblématique d'un Neptune rageur, et l'envol vers l'avenir des vaisseaux par qui nous essaierons vers le futur... Le reste se trouve dans *L'art fantastique de Siudmak*, (Editions du Cygne), 45 grandes planches, une bien belle chose. A part ça, toutes les couvertures de la série S-F des Presses-Pocket sont de lui, et pas mal de « J'ai Lu ».

Roger Dean a certains points communs avec Siudmak, même s'il est Anglais alors que le premier est Polonais, même s'il travaille à la gouache au lieu de se servir de l'acrylique, même si ses couvertures à lui sont plus généralement faites pour des disques que pour des livres. D'anglais, Dean possède aussi un sens plus doux de l'apocalypse générateur de renaissances : et dans ses mondes en fusion ou glaciaires, dans ses châteaux penchés situés au bout de chemins qui serpentent, dans ses créatures volantes ou ses reptiles domestiqués portant des cavaliers en qui l'on peut difficilement faire le partage entre la cuirasse du chevalier et le sca-



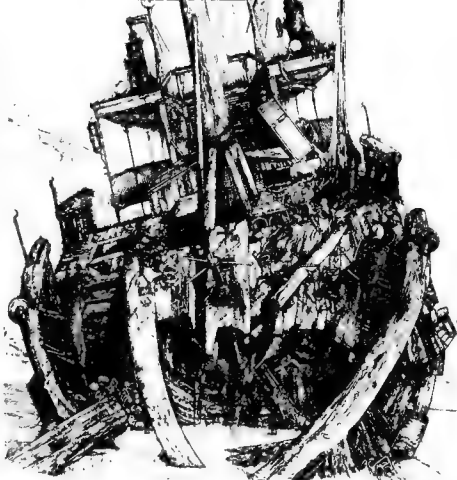
Siudmak

phandre ou cosmonaute, se conjuguent deux influences littéraires certaines : celle de Ballard et ses lendemains de lentes catastrophes, celle de Vance et ses surlendemain en patchwork. On trouve du Dean en cartes postales un peu partout, et un remarquable ensemble sur son travail, avec grandes planches, croquis, photos, diverses étapes d'un même travail, dans l'album *Wiews*.

Chris Foss, Anglais lui aussi, présente une face réductrice de l'imaginaire, un angle d'attaque bien précis : celui de la technologie monumentale, qu'on sait être déjà derrière nous avant d'avoir pu passer devant. Foss est le poète des machines extravagantes grosses comme des maisons et surtout des astronefs monstrueux, grands comme des montagnes, ces astronefs qu'on connaît bien pour avoir fait les beaux jours des couvertures de « J'ai Lu », qui possèdent tous leurs boulons et en même temps les petites fissures et les plaques de rouille qui montrent bien qu'ils ont beaucoup servi. Un autre bel album, *21st Century*, détaille en plus de 150 peintures cette grandeur désuète. Cet album et le précédent sont des « Dragon's Dream Book », mais on ne trouve que la version anglaise du premier alors que le second est disponible en bon français.

Foss a naturellement suscité une pléiade d'artistes (c'est bien sûr le plus facile qu'on copie), qu'on peut au choix taxer d'imitateurs ou élever à la dignité d'une Ecole. Depuis que le « Fleuve Noir » s'est débarrassé de Brantonne (il n'y a pas d'autres mots), ses couvertures proviennent de divers studios où des sous-Foss travaillent au kilomètre. On trouve une belle collection d'astronefs dans *Vaisseaux de l'espace* (Dargaud) où Steward Cowley, se servant des documents du studio J.S. Artists Ltd, a dressé une sorte de musée imaginaire des engins spatiaux entre 2000 et 2100, avec caractéristiques techniques et péripéties. Ça pourrait être plus fou, mais la tentative est originale et amusante.

Après la couleur, le noir et blanc avec un bon vieux gros paquets d'albums de B-D américaines, au premier rang desquels il faut mettre *Les bandes dessinées fantastiques de Jeff Jones* (Ed. du Triton). Jones (qui eut déjà les honneurs d'un des défunts « 30 x 40 » de Futuropolis) possède une élégance de trait unique dans la B-D, jamais mièvre ni académique, grâce à laquelle il tresse (comme les termes vous viennent innocemment sous la touche !) des filles aux seins d'une plasticité étonnante, aux fesses amples et au pubis agréablement broussailloux qu'on aimerait consommer sur place, en bon phallocrate qu'on est. Les histoires (mais ce sont plutôt des saynettes, parfois absconnes) qu'il raconte, n'ont pas beaucoup d'importance,



Mohlitz

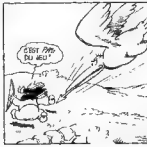
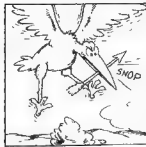
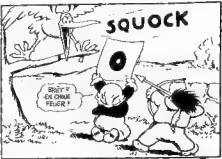
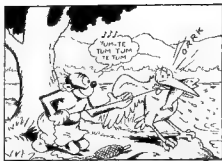
après ça... On descend nettement avec Neal Adams, chou-chou des fans de B-D américaines, mais à notre humble avis bien trop surestimé ici (il n'est pas meilleur qu'un poulain moyen de la Marvel, comme Gene Colan : pour les lettres d'injures méprisantes, mettez un timbre pour la réponse), et dont les Editions du Fromage ont sorti deux albums : *Deadman* (le plus intéressant, à cause de l'aspect feuilleton à rebondissements multiples) et *Cauchemars*, des histoires courtes aux scénarios bien indigents. On remonte en flèche avec Berni Wrightson, deux albums également : des histoires courtes pour *Les mutants* (Ed. du Triton), avec du bon et du moins bon (et, curieusement, autant de styles différents, ou presque, que d'histoires), et le deuxième et dernier tome de *La créature des marais*, toujours superbe avec ses ambiances moites et ses créatures pourrissantes dont l'auteur a le secret...

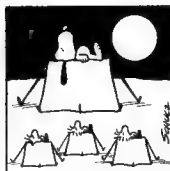
Et finalement, bonnes ou moins bonnes, issues de plumes célèbres ou non, ces B-D (qu'on rattachera en gros à l'horror-story, en dépassant le cadre précis que ce terme délimitait à l'origine) forment un ensemble thématique et stylistique cohérent, dont on peut à la limite oublier

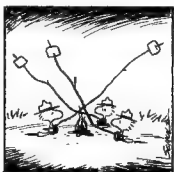
les créateurs pour ne se gaver que du gros bouillon : de la peur archétypale rendue inoffensive par l'esthétique. Alors on n'oubliera pas non plus tous les numéros de « l'Echo des Savanes spécial USA », d'où provient presque tout le matériel avant passage à l'album. Là aussi, de la bonne pâte...

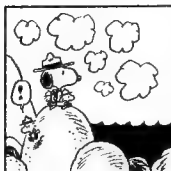
On revient à l'art non narratif, mais sans quitter le noir et blanc, avec un graveur français né en 1941, Mohlitz, qui lui aussi affectionne les sous-bois ombrés et suintants, les ruines gothiques, le minéral, auxquels il ajoute les carcasses de bateaux échoués et les locomotives ensablées, tous décors minutieusement fouillés où, en cherchant bien, on peut rencontrer de minuscules personnages, Robinsons lilliputiens campant entre les herbes ou dormant dans les fissures d'une planche. Toute une esthétique du cataclysme à l'anglaise (Ballard encore, ou l'Aldiss du *Monde vert*) hante les zincs de Mohlitz qui, pour ce qui est de la technique, retrouve les accents de Gustave Doré. Un album, Mohlitz, aux Ed. Bernard Letu, qui vous permettra de passer des heures, loupe en main.

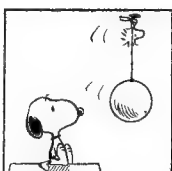
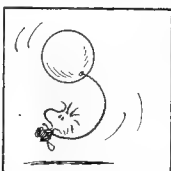
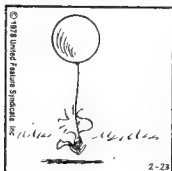
Andrevon













Zbigniew Horoks dans « Petite mort, petite amie ».

CARNETS DE VOYAGE

AUBUSSON AU SON DES OBUS

Eh oui, il y a de la tapisserie à Aubusson (Creuse). Je ne suis même pas allé voir. Rare que la tapisserie classique m'amuse, et puis cette façon de s'entourister, d'aller obligatoirement là où le syndicat d'initiative a prévu, c'est chiant. Je ne mange pas de nougat à Montélimar et je fais des bêtises ailleurs qu'à Cambrai.

Un écrivain de la ville, ingénieur chauffagiste par ailleurs, Martial-Pierre Colson, qui aime signer - entre autres pseudonymes - Pierre Marlson (beaucoup plus simple à prononcer), a eu l'idée d'animer son coin en montant une semaine consacrée à la S.F d'aujourd'hui, doublée de la réunion annuelle des jeunes auteurs politiques, « Remparts III ». Pas bézef de crédits, les gens logés chez l'habitant, parfois loin, c'était folklo. Moi, j'étais chez Colson, où des participants dormaient dans tous les coins.

Il y avait des tas de gens sympas de partout, que l'on m'excuse de ne parler que de quelques-uns. Par exemple Francis Valéry, bordelais éditeur de *Ailleurs & Autres* (B.P. 06, 33620 - Cavi-gnac), dynamique fanzine, ainsi que des anthologies dont la dernière s'intitule *Etat-psy ou utopie* : ou Jacky Goupil, ancien des Petits-Merdeux, animateur dans

l'Aude des Editions Ponte-Mirone (11300 - Pomy). Ensemble, ils se sont associés pour sortir *Opzone*, très bien, et Goupil publie une collection de livres minuscules contenant chaque fois une seule nouvelle. Ça s'appelle « Ecrits Possibles » ; il existe un Marlson bien sûr, mais le dernier est un Daniel Walther. Marlson anime au même endroit la collection « Espaces-Mondes » dont le premier titre est *Des métiers d'avenir*, une antho où il y a tout le monde, Andreuon tirant la couverture à lui (il l'a dessinée). D'autre part, chez Kesselring, le même Marlson sort un roman intitulé *Désert*. Voilà pour l'actualité. Je signale que l'on a même un nouvel auteur local en la personne de Michel Dias, 17 ans, vachement balèze, qui débute très fort.

Originalité du festival par rapport aux conventions et salons-vente, une troupe de comédiens, les Tréteaux du Limousin, donnaient trois lectures-spectacle de deux nouvelles chacun. Il y eut au moins une soirée mémorable, avec deux textes où ils s'étaient éclatés, en particulier leur comédien-vedette Zbigniew Horoks (nom qui fleurit bon notre terroir limougeaud). Après l'interprétation, les spectateurs causent avec les comédiens, les musiciens, les auteurs, le metteur en scène (Jean-Louis Verdier), les jeunes travailleurs du foyer où une partie des lectures a eu lieu.

Le concert de musique planante du groupe Dicotylédon doit être abrégé because panne de synthétiseur à la dernière seconde.

Tout l'après-midi, les musiciens et sonoriseurs se sont battus avec les responsables culturels et le petit chef de la salle où les concerts gratuits devaient avoir lieu. Les deux groupes n'ont eu que deux heures pour répéter. Les deux Dicotylédon, Jean-Louis Lebreton et Jean Bonnefoy, ont monté en effet avec un complice anonyme un groupe punk sud-américain spécialisé dans le comique troupier politique (quelque chose entre les Sex Pistols, Los Machucambos, Stravinsky et Fernandel) intitulé finement « Los Gonococos ». Ce doit être la première ce soir-là.

Les quatre chansons finiront dans le scandale le plus total, les culturels sérieux étant très fâchés de voir des écrivains et artistes utiliser l'humour dans un festival dont le « culturel » devait rayonner au-dessus de la ville. Ça leur passera avec l'âge. Les membres de Remparts étaient hilares, malgré la panne de micro de la dernière chanson. Si vous entendez Los Gonococos, ne ratez pas leurs morceaux « Papa mon baba coule », « Tétanos », leur version de « Pépito mi corazon », et surtout « Putain ça » qui confine au chef-d'œuvre. Ils chantent en pyjama, robe de chambre, bérêt, charentaises et même play-back. Bientôt à Paris. Espérons



Les Goncourt et le Collège

que Berroyer en laissera tomber les groupes amateurs qu'il défend, du type Starshooter, et s'intéressera enfin à la vrai musique costaude.

Le défoncé allait bon train. Pas de joint, pas de coke, pas d'héro. Uniquement la blanquette de Li moux, qui a l'avantage d'être en vente libre et dont les overdoes ne sont pas vraiment tristes. O, beautés du terroir, en pleurant De Busscher.

Dans la ville autrefois jolite, et qui a quelques restes auxquels les promoteurs n'ont pu toucher, des bars peu nombreux, rarement sympas, aux flippers impossibles. On débat, on expose, on répond aux télé, on signe des livres, on se fait gauffer les cheveux par une jeune auteur qui monte, Wintrebert, dont le roman est très attendu, on s'engueule avec les cons, on fraternise avec les autres, le monde tourne. Ce qui différencie en mieux les jeunes auteurs de leurs aînés, c'est que quand ils se retrouvent, ils causent ensemble de tout, sauf de S-F, il n'y a pas de spécialistes entre eux, comme le faisait justement remarquer Michel Jeury, aîné du tas, venu en voisin entre deux romans (il en sort quatre-vingt cette année). On cause beaucoup d'écologie pas trop conne et l'actualité nous rattrape en foutant la merde dans la centrale d'Harrisburg aux USA.

Tous les jours, l'acharné Valéry improvisé un fanzine intitulé *Infos-S-F*, qu'il ronéote sur-le-champ avant de le distribuer, renouant par là une tradition

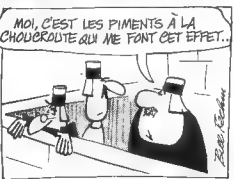
des grandes conventions. Le cinéoché attire du monde. Un soir, il y l'excellent *France, société anonyme* de Corneau. Personne n'y pige que dalle. En sortant, deux mecs disent : « Ils en ont coupé cinq minutes » et « J'avais mieux compris la première fois que je l'ai vu ». A ce moment, les organisateurs rattrapent les gens sur le trottoir : ils ont oublié le tiers central du film, mal monté, et recommencent à zéro. « Ah, c'est donc ça qu'il me paraissait plus court », dit un des deux mecs.

Autour, la région est belle, mais le vallonnement pas brutal. Conséquences inévitable : l'accès par la route est aisé, donc prolifération des résidences secondaires. En soi, j'ai rien contre tant que les terres restent aux paysans, encore qu'immobiliser onze mois sur douze une maison me paraît un gaspillage éhonté. Y a quand même des gens qui y viennent plus souvent et qui respectent la cohérence architecturale et urbanistique du coin. Les autres, les salopards qui se font des chalets suisses, des mas provençaux ou des manoirs bretons dans la Creuse ne ratent rien dans l'échelle du ringard. Colson, qui me fait visiter son atelier, me montre les équipements qu'il installe. Y en a des chouettes et des immondes. L'immonde, comme en littérature, fait best-seller : faux bois, plastique, crépi mal taloché, c'est là le fin du fin pour le petit-bourgeois ou le prolo (le grand bourgeois, lui, achète du style ancien pas pratique). Frayeur : les gens, en fait, ont le choix. Colson

fait ce qu'on lui commande mais il n'en pense pas moins : c'est d'ailleurs un spécialiste du solaire, et ses textes fleurissent bon l'écolo et le libertaire serene. Comme d'autres, il a choisi de vivre dans sa ville, où on écrit bien plus peinarde - d'ailleurs la S-F est à l'avant-garde : il n'y a plus que les mauvais écrivains qui veulent vivre à Paris en croyant que c'est une capitale, et seuls ceux ayant des responsabilités dans l'édition de S-F y habitent encore, là est la revanche de l'écriture non-soumise, un cas exemplaire de notre littérature, unique dans l'histoire et sur lequel se pencheront des générations d'universitaires dans quelques siècles. En Occitanie ou dans l'Est ou en Bretagne, on peut dresser la carte-itinéraire des lieux où X ou Y ont leur piaule. Un auteur peut passer des vacances chez ses amis sans les emmerder plus de trois jours, il lui suffit d'en prendre dix par mois, il n'y a que 50 ou 100 km entre chacun d'entre eux.

Pendant ce temps, ne pas croire, on travaille : on monte des coups ensemble, on projette, on échange des infos, des trucs, des combines, on cause défense syndicale, monde immonde de l'édition, on compare les éditeurs. Mais aussi on évoque coopératives, alternatives, décentralisation, associations, solidarité. Autant dire qu'on est en plein dans le vivant. Andreuon, toi qui es le chroniqueur S-F d'ici même, tu devrais venir plus souvent, c'est là que ça se passe.

Theophraste Epistolier
(Photos : Christine Poutout)



Je crois bien que Désiré Gogueneau est vilain par Charlie Schlingo

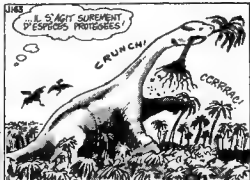


FOSDYKE SAGA

Bill Tidy







LE CAPITAINE WOLF FOTHERINGTON VEUT ABSOLUMENT DES ŒUFS DE DINOSAURES.



MAL'S POURQUOI ? TIENS, ILS N'ONT PAS L'AIR DE VOULOIR BOISSER !

ON N'IRA PAS... CAPITAINE, TUEZ-NOUS SI VOUS VOULEZ, MAIS ON N'AF- FRONTERA PAS DES DINOSAURES AVEC SEULEMENT UN SIFFLET COMME ARME, SAUF SI ON NOUS EXPLIQUE DANS QUEL BUT ON FAIT ÇA ?



JE SUIS UN HOMME RAISONNABLE

DEEP-DEEP !

Y'A UNE VIEILLE GROSSE GROSSE ORIENTALE QUI DIT QUE LORSQU'IL MANGE DES ŒUFS DE DINOSAURE, L'HOMME A PLUS D'ÉNERGIE... EUH... COMMENT DIRE ÇA PLUS DÉLICATEMENT - ÇA LUI DONNE :

PLUS DE FORCE POUR... EUH... OH, ET PLUS MERDE !



BANG !

BANG !

BANK !

IMMONDE ASSASSIN VOUS AVEZ ABATTU DES HOMMES PARCEQUE VOUS ÉTIEZ TROP TIMIDE POUR LEUR DIRE QUE LES ŒUFS DE DINOSAURE ONT LA RÉPUTATION D'ÊTRE DES STIMULANTS SEXUELS



C'EST DÉGOÛTANT ! J'AI TOUJOURS ÉTÉ UNE PERSONNE RÉSERVÉE ET JE DÉTESTE LES GROS MOTS... QUI ÉTÉS-VOUS ET OÙ AVEZ-VOUS DÉGOÛTÉ CET ŒUF GEANT D'ISOGONDON ?

MES CLIENTS D'ORIENT PRÉFÉRAIENT CHER POUR L'AVOIR, PASSEZ-LE MOI !



IL NE VOUS SERVIRA À RIEN, WOLF FOTHERINGTON C'EST UN ŒUF DE TRIPES... IL DOIT ÊTRE PLACÉ SOUS UN DINOSAURE... C'EST UNE OPÉRATION PUBLICITAIRE !

JE NE VOUS CROIS PAS ! D'AILLEURS, ICI, C'EST UNE ÎLE AGREABLE ET ON VEUT PAS D'OPÉRATIONS PUBLICITAIRES... PASSEZ-LE MOI... OÙ JE TIRE !



NOM D'UN CHIEN-TIM, JE CROIS QUE J'AI FAIT UNE ERREUR... J'AI ENGAGÉ LE SIGNOR OSSOBUCO...



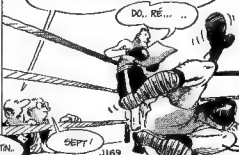
POUR APPRENDRE À BERT À CHANTER PENDANT LE COMBAT, ET MAINTENANT, JE TROUVE QUE SA VOIX...

... EST ABSOLUMENT HORRIBLE... OH, ENCORE UNE MALHEUREUSE VICTIME !



SIX SPARRING-PARTNERS ONT DÉJÀ FINI AU TAPIS DEPUIS CE MATIN...

... ET IL N'EN EST ENCORE QU'ÀUX GAMMES !



DO, RÉ...

SEPT !

FANTASTIQUE, SIR FOSDYKE ! CETTE VOIX VA RENPORTER LE TRIOMPHANT DU MONDE DES POPS LEURS...



... QU'UNE SOLO SON ET L'ADVERSAIRE TOMBE AU SOL... LA MATCHCORE BRISÉE...

... COME OLIVE VERRE DE VINO... JITO



MAMMA MIA, QUEL TRADITIONNEL GATCHIS DE TALENT, TRADITIONNEL !

QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE ?



CE N'EST POSSIBLE DE CHANTER VERDI AVEC UNE PROTEGE-HERNIVES !

SIGNOR OSSOBUCO, JE CONTINUE À AVOIR DU MAL À CROIRE QUE BERT A PU BRISER LA MATCHCORE DE CET HOMME EN CHANTANT !



SUR FOSDYKE, LA VOIX HUMAINE EST OLIVE CROISE D'ORANGE, OUI PO BRISER LES VERRES DE VINO ET LES TRIOMPHES, N'EST-CE PAS ?

MAIS L'ON HUMAN ET...



EH BIEN, MÉME TROIS POUR BERTO-SEUL COME IL VISE, IL PO BRISER UNE MATCHCORE OU FRACTURER UNE TÈTE-VIE !

RESTONS-EN AUX MACHINES, MON GARS... TU RISQUES D'ÊTRE DISQUALIFIÉ SI TU CHANTES TROP GRAVE !



JIT !

J'A TOUJOURS DÉTESTÉ LE DÉSERT.

DU PLUS LOIN QUE JE ME SOUVIENNE, CES DURS FACES CARACTÉRISÉES PAR UNE SÈCHE REGGIE PRESQUE ABSOLUE, PAR UNE GRANDE AMPLITUDE THERMIQUE MOYENNE PAR UNE TRÈS GRANDE AMPLITUDE DURÉE ET PAR LA PAUVRETTÉ EXTREME DE LA VÉGÉTATION, M'ONT RENDU INVARIABLEMENT HEPATIQUEUX (*).

AUSSI, LORSQUE, MICHEL DI RICHTER DI DIGRE, MON SUPERIEUR

LE PLUS IMMÉDIAT, ME FIT PART DES PROJETS DE LA DIRECTION À MON EGARD, JE NE MANQUAI PAS DE DEVENIR HEPATIQUEUX.



MON DOCTEUR, UN SPÉCIALISTE DES MALADIES DU DÉSERT, M'AVAIT PRÉSCRIT, AVANT MON DÉPART, QUATRE OU CINQ MÉDICAMENTS DE RISE À PRENDRE QUINZE JOURS AVANT LES VACCINS : CAROTTES CRUES, CHOTTES CUITES, CAROTTES MI-CRUES, CAROTTES MI-CUITES — IL FAUT PAS RIPOLER, C'EST PAS LA MÊME CHOSE : LES CAROTTES MI-CRUES SONT DES CAROTTES QUE L'ON FAIT CUIRE À MOITIÉ, ALORS QUE LES CAROTTES MI-CUITES SONT UNE VARIÉTÉ DE CAROTTES QUI EST ABSOLUMENT IMPOSSIBLE DE FAIRE CUIRE EN ENTIER À CAUSE DE LEUR TAILLE — ET DE L'ASPRINE EN AÉRO-SOL.

RIEN N'Y FIT.

LORSQUE, CE MAUDIT MATIN DE JUILLET, JE DÉBARQUAI DANS LE DÉSERT, JE TAI AU BORD DE L'ÉVANOUISSEMENT.

J'ENTRAI DANS LE PREMIER BISTROT ET DÉMANDAI UNE ÉPLUCHÉ-LEGUMES, PUIS JE FOUCAI, M'ENFERMAI AUX TOILETTES ET M'ENVOYAI UN PETIT COUP DE BOMBE À L'ASPIRINE. JE RESTAI CINQ, MI-

(*) HEPATIQUEUX, MALADE, DU JOUR OÙ L'ON CHASSE PAR LA FÉLÉPHANTINE LE BÉRET D'UN BOUTONNIER.

NUTES CHANCELANT ENTRE LES AURS COUVERTS D'INSULTES À L'ENCONTRE DES REPRÉSENTANTS DE COMMERCE.



CE ÉCRITES À L'EXCRÉMENT FRAIS, ILS M'ONT VU VENIR ÇA LA ÊTRE DUR, ÉTAIS-JE ARRIVÉ À PENSER ENTRE DEUX HOQUETS.

IL PASSE PAS GRAND MON DE, MAIS ILS VIENNENT TOUS BOIRE UN COUP ICI ET JE TRUANDE SEC. OFFICIELLEMENT, J'A LE DROIT DE VENDRE QUE DE L'EAU AUX ÉGARÉS. ET PLUS JE VENDS DE TOUT ET AU PRIX FORT, LES GENS DE TAISENT, COMPRENNENT QUE C'EST PAS EUX LES PLUS AS-TAUDS. TOUT EST CHER CHEZ MOI, FAUT BIEN QUE JE VIVE, TENEZ, L'ÉPLUCHÉ-CAROTTES, PAR EXEMPLE, IL FAIT DANS LES... 1.000 BALLEES, ÇA MARCHE ? C'EST DONNÉ. JE VOUS FAIS CADEAU DES TOILETTES PARCE QUE JE VOUS AI PAS ENTENDU TIRER LA CHASSE. ME DEMANDE BIEN POURQUOI, D'A LEURS, IL ME DÉPLUT TOUT DE

LES REGARDS ALENTOUR, CERNÉS DE COLORANT, N'ÉTAIENT PLUS HOSTILES, TOUS S'ÉTAIENT RAPPROCHÉS. LE MOMENT ÉTAIT PRODIGE, J'OLVRIG MA MALLETTE DE VÉRIG



VOYEZ CE FLACON, IL SE PRÉSENTE COMME UN SUI-

écrit à la main LE PRIX FORT

JE SORTIS DES CHOTTES EN MEILLEUR ÉTAT QUE JE N'ÉTAIS EN Y ENTRANT. ME RAPAI UNE CAROTTE AVEC L'ÉPLUCHÉ-LEGUMES SOUS LE REGARD LOURD D'HOSTILITÉ ET D'AMERISSEMENT CONJUGUÉS DES CONSOMMATEURS.

JE SENTIS PETIT À PETIT QUE TOUT MON CORPS SE FÉMETTAIT À FONCTIONNER SYNCHRONISÉ, MON COURAGE AVEC ON ALLAIT VOIR CE QU'ON VAIT VOIR.

JE DEMANDAI FORT. — IL DOIT PAS PASSER GRAND AIDE PAR ICI LE DÉSERT, C'EST PAS LA PLACE BEAUFORT KOLEK, À BRNO SUR LE COUP DE SIX HEURES.



GUITE, CE PATRON DE BISTROT, IL ÉTAIT NOIR DE PEAU MAIS SES CHEVEUX ÉTAIENT BLONDS À LA RACINE, SANS DOUTE SE LES ÉTAIT-IL TENUS LE MATIN ET LE PRODUIT IL ÉTAIT-IL TOMBÉ SUR LA FIGURE.



RE, CELA EXPLIQUANT SON COL DE CHENISE TACHÉ ET SES BRAS ROSES.

— PAS TOUJOURS PRATIQUES CES FLACONS, NON ? LUI, J'EN CAI JE TOUT EN JETANT MON TROGNON DANS LE CRACHOIR.

— DE QUOI VOULIEZ-VOUS PARLER ?

— CES FLACONS-OBUS SONT MAL ROUTUS, ON EST OBLIGÉ DE SE LEVIR SUR LE CRAIE, ALORS, BIEN SÛR, ON EN REGOIT PARTOUT. NOUS, NOUS FAISONS UN MODÈLE BEAUCOUP PLUS INGÉNIEUX ET TOUT AUSSI SIMPLE : LE COLORANT EN BÉRET.

PIE BÉRET FRANÇAIS LE MATIN, EN VOUS LEVANT, VOUS LE PLACEZ SUR VOTRE TÊTE À PENSER AVOIR COUVERT LE BOUTCHON. LE SOIR, VOUS L'ENLEVEZ, VOS CHEVEUX SONT TENDUS ET RIEN N'A COULÉ.

J'EN VENDS 25, POUR LE PRIX, JE ME BASAI SUR CELUI DE L'ÉPLUCHÉ-CAROTTES.

NORMAL... ÇA LEUR FIT LE BÉRET À 20.000 F. ET DES C.F.A. QUOIQUE MAINTENANT, EN Y RÉFLECTISSANT BIEN, JE SOIS PLUS TRÈS SÛR, JE ME RAPPELE PLUS FOUR LES C.F.A. DANS QUEL SENS C'EST AVANTAGEUX.

EN TOUT CAS, JEUS, ILS ONT DÛ ÊTRE CONTENTS DU VOYAGE, PARCE QUE CES FLACONS BÉRET, JE PEUX LE DIRE AUJOURD'HUI, C'ÉTAIT UNE CONNERIE.

IL BUFFA ET QUE TU RENTRERAS QUELQU'UN DANS LA JOURNÉE, TU LE SALUAS, ET FLAC, TOUTE LA TEINTURE QUI TE DEGOUTINAIT SUR LA GUEULE.

C'ÉTAIT UN PRODUIT EN AVANCE SUR SON TEMPS, AUJOURD'HUI, L'ÉPLUCHÉ-LEGUMES, PLUS PERSONNE NE SALLIE.

(2) SE L'ANCIEN VERTU REPRÉSENTANT PERSONNAGE.



RUSKAYE ELIZABETH SALOMON - DESSINS MICHEL CLAVELON





C'ÉTAIT LE SOIR... J'ÉPLUCHAIS DES
POMMES DE TERRE POUR LE DÎNER,
LORSQUE SOUDAIN...

DRING!
DRING!

J'ALLAIS
OUVRIR,
ET.

CHBLGRLL

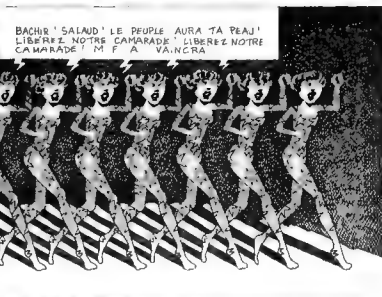
LUI!

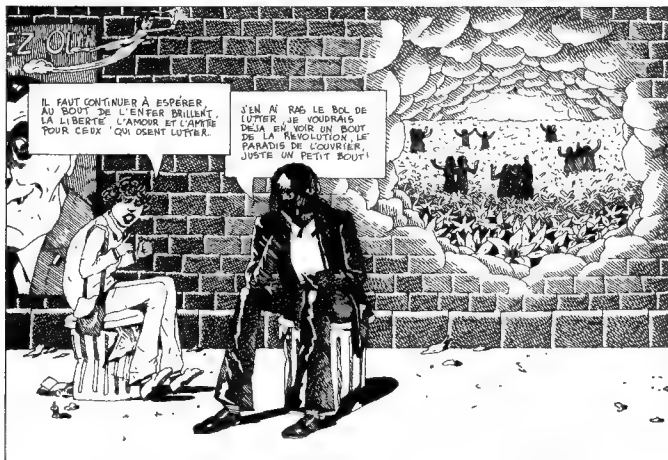
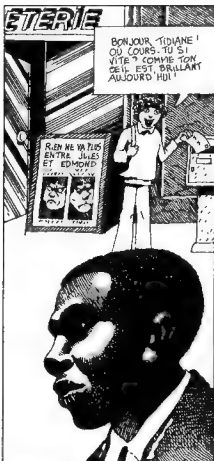
A L'AUBE DE
CETTE BELLE NUIT,
LE HÉROS DISPARUT
COMME PAR
ENCHANTEMENT!



CAMARADE ZARETH,
TU AS SOMBRE DANS
L'IGNOMINIE ET
TU AS COMMIS LE
PLUS GRAVE DELIT
L'IDOLATRIE !







CHEZ LE DOCTEUR TARTINOVITCH



BONJOUR, MADEMOISELLE
L'HYSTÉRIQUE, COMMENT
ALLEZ-VOUS ?



NE VOUS FÂCHEZ PAS GRÂCE À MOI,
ET AU PRIX QUE VOUS PAYEZ, CAR
IL FAUT METTRE LE PRIX POUR
GUÉRIR, VOUS POURREZ DESOMMAIS
ET REMENTALISER. AU FAIT, QU'EN
EST VOTRE CONFLIT ÉCONOMICO-
DYNAMIQUE ENTRE VOTRE INVE-
STISSEMENT LIBIDINAL SOUS-INVESTI
ET VOTRE INVESTISSEMENT LIBIDI-
NAL SUR-INVESTI ?



D'ABORD, J'EN AI MARRE
QUE VOUS MAPPELIEZ AINSI !
CE N'EST PAS MA FAUTE À
MOI SI AU LIEU DE PEURER
JE RISQUE D'AVOIR UN GROS
BOUDIN SUR LE REZ COM-
ME DIT L'AUTRE, J'IMPOR-
TANT, C'EST CE QU'ON FAIT
DE CE QU'ON A FAIT DE
NOUS.

LE SOUS-INVESTI ÉTAIT TELLEMENT
SOUS-INVESTI QUE JE L'AI LARGUÉ, LE
SUR-INVESTI, AVEC SON "SUR", L'À
VAIT MASSACRÉ



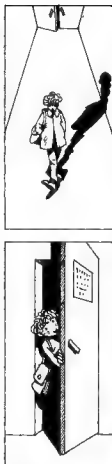
VOUS ALLEZ SUPPORTER L'ATTENTE,
L'ABSENCE, ET LA DISTANCE ?

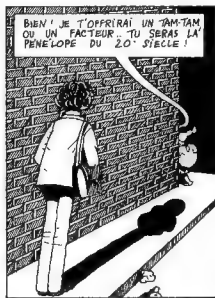


JE VAIS CHERCHER DES PASSE-
TEMPS, EN ATTENDANT, MAIS
LÉGERS, LÉGERS, QUI VEULENT
SEULEMENT BATIFOLER

MAIS, ENFIN !... QUI ? QUI A PERVERSI
L'INTÉGRATION COMPLEXE DE VOS
PULSIONS PARTIELLES SOUS LE
PRIMAT DE LA GENITALITÉ ?



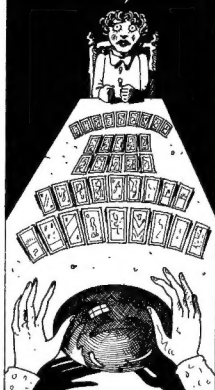




MADemoiselle ZABETH, VOUS VOULEZ VRAIMENT CONNAÎTRE VOTRE AVENIR ?



OUI, JE SUIS COURAGEUSE, MADAME IRMA, VOUS SAVEZ ? !



HÉ BIEN, JE VOIS UNE TRÈS FORTE TEMPÊTE, SOUFFLANT DU SUD, QUI ABÎT VÉRITABLEMENT TOUTES LES ÉDIFICES QUE VOUS CONSTRUISEZ, ET VOUS, INÉVITABLEMENT, VOUS REBÂTISSEZ TOUT CE QUI S'EST EFFONDRE.



CEST PAS DRÔLE !



VOUS AIMEZ LES FÊTES ET LES HAUTES CIMES VOUS DEVEZ DONC ACCEPTER LES LENDEMAINS BLAFARDS, LES MONCEAUX DE VIEILLE SALE, LES PRÉCIPICES ET LES GOUFFRES...

CEST DONC IMPOSSIBLE DE RESPIRER L'AIR PUR, TRÈS HAUT, DANS LA MONTAGNE, SANS RISQUER LES TERRIFIANTES CHUTES ?



IL FAUT CHOISIR : SOMMETS ET VERTIGES OU MORNES PLAINES ET CALME PLAT.



ÉCOUTONS AUSSI LES ADVERSAIRES DE LA PORNOGRAPHIE, CAR...

Eco

QUELLE HORREUR! QUEL SCANDALE!
VOULÉ CE QUE NOUS ONT APporté
LA DÉMON-
STRATION
ET LES COM-
MUNISTES

CE N'EST PAS POUR LES GENS BIEN
ÉLEVÉS NI POUR LES GENS COMME
IL FAUT...

CE SONT DES SALETÉS POUR
DES HOMMES CAPABLES DE FAIRE
MAUJOUR
DE MONTE
LES FEMMES
DISTIN-
GUÉES.

PARCE QUE ÇA FAIT PÉRIRE LE SENS
MORAL, LES BANNES MŒURS, L'HONNEUR
ET LA DIGNITÉ, ET EN PLUS, DE MOIN TEMPS,
TOUT ÇA N'EXISTAIT PAS!!...

QUAND ON VAIT COMME TOUT EST
CHER, ON SE
DEMANDE QU
ÇA VA S'ARRÊTER?

COMMENT OSE-T-IL DEMANDER ÇA?
POUR QUI NOUS PREND-IL? QUEL
MANQUE DE RESPECT!... NE REGARDEZ PAS,
MA SŒUR ET NE RÉPONDEZ PAS...

PORNO QUOI? QU'EST-
CE QUE ÇA VEUT
DIRE?...

LA PORNOGRAPHIE? MOI JE PENSE QU'AVANT
UNE VIE SAINE ET DE L'EXERCICE AU GRAND
AIR, ON PEUT MOTIVER LA JEUNESSE ET
LUI INSPIRER D'AUTRES DIRECTION ET
D'AUTRES IDÉALS PLUS ÉLEVÉS ET
PLUS PURS.

...REGARDE CE QUE J'AI
APporté POUR CE SOIR...

ENSUITE PARCE QU'UNE FEMME NE
PEUT PLUS SE PROMENER SEULE
TRANQUILLEMENT
DANS LES
RUES...

PARCE QU'ELLES ENFANÇENT PAR VOILER NOS FILLES,
PÉRIENT NOS FILS OU EN FAIRE DES PÉDÉS
ET DÉTRUIRE LA
FAMILLE.

C'EST FAIT POUR LES
MÈRES, UNE FOIS, J'AI
VU UN DE CES FILMS ET
JE ME SUIS ENDOORMI

J'AI REFUSÉ CATEGORI-
QUEMENT DE ME LAISSER
PHOTOGRAPHIER TOUTE
NUÉ. APRÈS ÇA,
PLUS PERSONNE
NE VEUT
T'ÉBOUSER...

...PARCE QUE ÇA ENTRAVE LA
NÉIGATION DES VALEURS
REPRÉSENTATIVES DE L'ESPRIT
DE LA RACE ET DE LA
PATRIE...

...PREUVE
ÉVIDENTE DE LA
DÉCADENCE
CAPITALIS-
TE IMPÉRIALIS-
TE QUE SEULE LA
RÉVOLUTION
DES MASSES
POPULAIRES...

...PARCE QUE C'EST BASÉ SUR
L'UTILISATION DU CORPS DE LA
FEMME COMME SIMPLE OBJET DE
PLAISIR POUR L'HOMME.

PARCE QUE ÇA EMPÊCHE
LA SUBLIMATION
DE L'IMPULSION
ANIMALE...
SEXUELLE,
QUI A TOUJOURS
ÉTÉ LA SOURCE DE
TOUTE PRODU-
CTIVITÉ ET DE
TOUTE CREATIVITÉ
DU MONDE
OCCIDENTAL...

...PARCE QUE ÇA RÉPOND À UN
MANQUE DE VIRILITÉ TRÈS NET CHEZ
LES HOMMES; VOULÉ
QUELQUE CHOSE
QUI NE M'A
JAMAIS FAIT
DÉFAUT, D'AIL-
LEURS
NOUS AVONS
EU HUIT
ENFANTS.....

ET TROIS
AVORTEMENTS...

LA DUALITÉ CORPS ET
ESPRIT DISPARAIT DANS
L'UNITÉ AVEC LE TOUT
QUI PARTICIPE DE
L'ÉNERGIE
COSMIQUE....

... LE ROYAUME
DES CIEUX
LEUR
APPARTIENT À
EUX AUSSI...

Nuria Pompeia



Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1979 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1969 ?

Qu'ils
crèvent !

